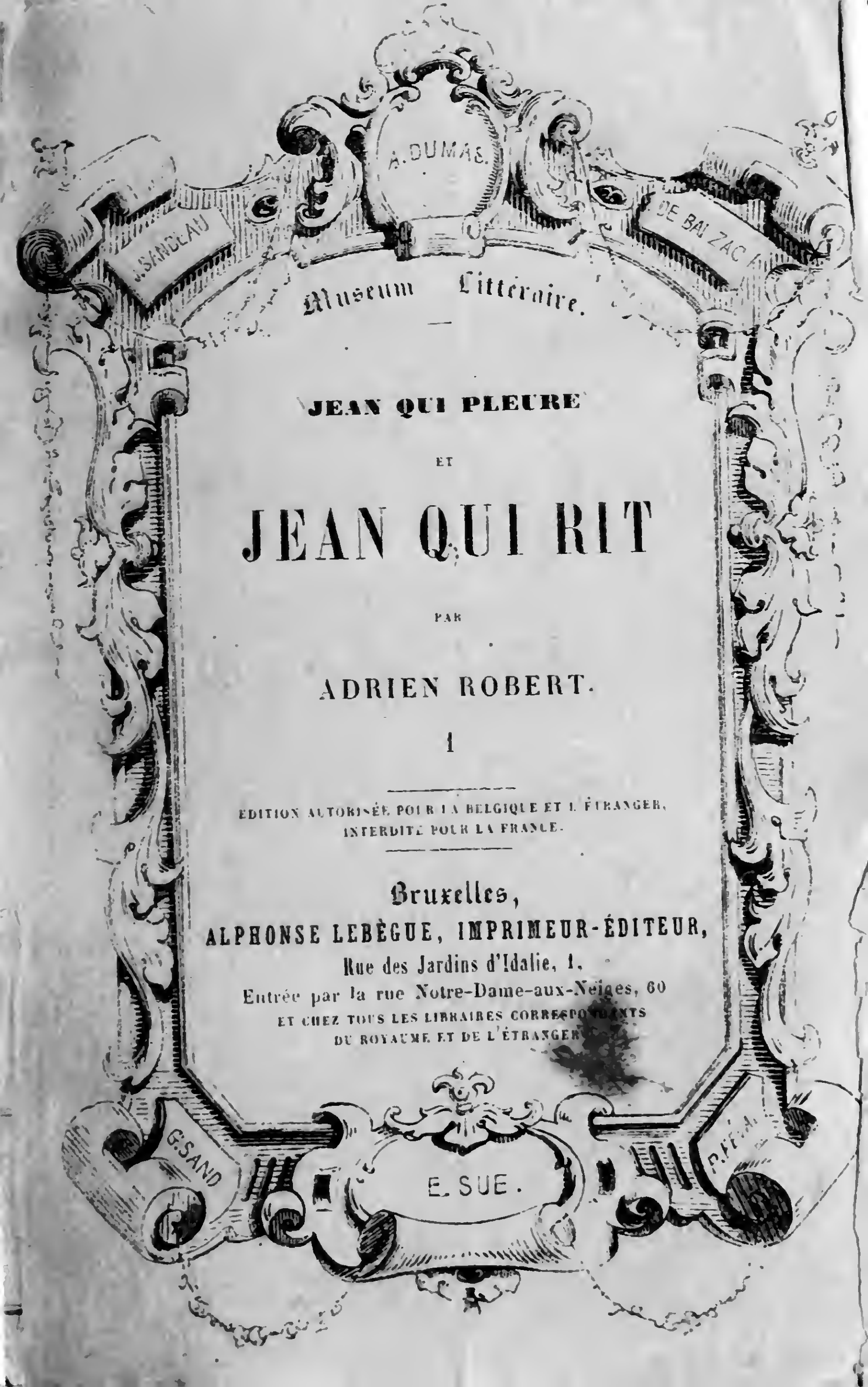


Museum Littéraire.

JEAN QUI PLEURE

ET

JEAN QUI RIT

PAR

ADRIEN ROBERT.

1

ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER,
INTERDITE POUR LA FRANCE.

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue des Jardins d'Idalie, 1,
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER.

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT.



BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR,
RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.



JEAN QUI PLEURE

ET

JEAN QUI RIT

PAR

ADRIEN ROBERT.

I

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue des Jardins d'Idalie, 1,

Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60

—

1856

I

Espagne et Judée.

..... — Enfin, tu aimes ce garçon?

— Certainement.

— Et tu es heureuse?

— Heureuse, oui et non.

— Comment, oui et non?

— Paul est un bon enfant, mais il est jaloux et me fait des scènes à propos de rien.

— Ah! la jalousie : je ne sais pas quel est l'inventeur de cette scie domestique, mais le jour... prends garde, Ælia, tu changes la pose de la main, ma bonne;

le jour, dis-je, où il a émis les actions sur la place, toutes les Espagnoles se sont donné le mot pour en prendre quinze cents chacune; elles se sont ensuite repassé les coupons de mère en fille, et je t'assure que depuis quelque temps elles ont diablement haussé.

— Qui?

— Tu es bête! les actions: Dis donc, est-ce qu'il est Espagnol, ton amant?

— Il est né rue Copeau.

— C'est une bonne idée qu'il a eue là. Enfin, que demande-t-il cet Othello?

— Que je ne pose plus pour les *Danaé* et les *Vénus callipyge*.

— Alors qu'il te fasse donner un bureau de tabac, ou qu'il t'épouse: aux grands maux, les grands emplâtres.

— Il veut que je redevienne actrice.

— Hein... tu dis?

— La langue m'a tourné: que j'entre au théâtre.

— C'est un idiot, que ton amant.

— Ah! monsieur Jean, nous nous fâcherons.

— C'est un idiot, je le répète, et je souligne le mot; au reste, il a cela de commun avec tous les jaloux, suis bien mon raisonnement: la pensée de te savoir huchée sur une estrade, dans le costume primitif d'Ève, avant l'affaire du serpent, le tout en présence d'un monsieur qui frotte du crayon rose sur un châssis de papier gris, lui donne des affadissements; c'est une opinion comme

une autre. Mais que deviendra-t-il, le pauvre garçon, quand il te verra aux flammes de la rampe, l'œil émérillonné par le rouge et la poudre, la taille cambrée sous un corsage chatoyant de bijoux, la jambe bien dégagée, chaussée d'un joli bas de soie, dont l'éclatante blancheur en modèlera mieux l'amoureux contour? — Il tournera à la bête féroce, au vil chacal ; — et quand il entendra les abonnés de l'orchestre, les quarts et les demi-quarts d'agent de change, coter tout cela dans la coulisse, l'hydrophobie la plus forcenée le mordra au cœur... Crises nerveuses, tapage nocturne, soufflets, rupture, désespoir et misère, tel est le programme qu'il s'imposera et qu'il remplira sans dérager d'une seconde.

Modèle d'atelier et au point de vue purement artistique, tu es vraiment belle, mais le type de ta figure, trop sévère et trop accusé à *la ville*, sera splendide à la scène. Comme statuaire, tu as la gorge trop haute et les hanches trop développées pour la finesse de ta taille; au théâtre, *tes épaules* seront citées, et les andalouses les plus *désinvoltées* avaleront de dépit leur éventail jusqu'au manche, en te voyant marcher. — Bref, je te respecterai toujours comme *académie*, mais je ne laisserais peut-être pas le manteau de Joseph entre les mains de la comédienne Ælia. — A propos, as-tu de la voix?

— Je ne sais pas... Qu'est-ce que vous entendez par de la voix?

— Chantes-tu?

— Oui, quand ça m'amuse... mais vous avez dû vous en apercevoir, depuis le temps que je viens à l'atelier.

— Je n'y avais pas pris garde... Voyons un peu, je parie que tu chantes de la gorge.

Le disciple de Raphaël, après avoir déposé sur son tabouret la boîte de pastels qu'il tenait sur ses genoux, se leva, ouvrit un piano placé dans un des angles de l'atelier, et plaqua trois ou quatre accords vigoureux.

La conversation précédente, tout en servant d'exposition à l'auteur, ne laisse pas que d'être assez vague pour le lecteur, fixé seulement sur les deux points suivants : que la scène se passe dans un atelier et que mademoiselle Ælia pose devant le peintre Jean.

Jean Revel s'étant chargé, pour nous, d'ébaucher le portrait de son modèle, nous allons essayer de lui rendre le même service.

Jean Revel, le héros de cette histoire, avait vingt-huit ans ; il était blond, il..... Allons, je crois vraiment que je ferai fausse route en débutant ainsi : il est de ces types si simples, si naïfs, et en même temps si caractérisés, qu'ils échappent à la description fleurie.

Le bonnes grosses faces de bourgmestres avinés qu'Adrien Brauwer peignit sur les murs des cabarets de Harlem, les têtes rondes et embéguinées des commères, sortant des toiles de Rembrandt, n'ont que faire de cadres émaillés et dorés.

Le signalement placé en marge du passe-port que notre

artiste avait pris peu de jours avant que nous ayons fait sa connaissance, sera par sa sécheresse et son laconisme un excellente épreuve daguerrienne pour le lecteur :

Taille, un mètre 71 centimètres,

cheveux blonds, abondants,
front haut,
sourcils bruns,
yeux bleu-gris,
nez droit,
bouche moyenne,
barbe blonde,
menton rond,
visage ovale,
teint ordinaire,
Signes particuliers... —

L'atelier du peintre Jean Revel, situé au troisième étage d'une maison de la rue de Berlin, avait vue sur les jardins d'un hôtel.

L'ameublement, d'une simplicité de bon goût et complétement dégagé de tout cet attirail de p'âtras, d'ébauches, de chevalets poussiéreux, d'armes, de carton-pierre, de potiches ébréchées et de toiles crevées, qui encombrent d'ordinaire les ateliers, visait plutôt au salon artistique.

Un moelleux tapis de haute laine couvrait le plancher,

et un joli papier glacé lilas-perle, disposé comme une tenture sur les murailles, se fondait dans une même teinte avec les rideaux et les portières de soie.

De bons portraits au pastel, somptueusement encadrés, suspendus au milieu des panneaux, servaient comme de *montre* au jeune peintre, qui avait apporté dans l'exécution de ces portraits de fantaisie (portraits féminins) un soin tout particulier dans le choix des costumes, l'harmonie et la richesse des étoffes.

Le velours bleu, le satin blanc, la martre zibeline, l'hermine et toutes les pierres précieuses de l'univers, ondulaient et chatoyaient sur les épaules et dans les cheveux blonds ou bruns de cette galerie féminine, au milieu de laquelle on remarquait mademoiselle Ælia en amazone de drap noir, cravatée de soie orange, caracolant sur un alezan brûlé dans un parc vert tendre (toile de 6 mètres 20 centimètres, comme l'on dit en style de catalogue) ; le tout à l'admiration des grandes dames qui venaient poser pour leur portrait dans l'atelier de Jean Revel.

Cette exhibition permanente donnait au pastelliste des résultats surprenants... Telle marquise, encore irrésolue, se décidait bravement à prendre séance, ravie de trouver une aussi bonne occasion de laisser à la postérité le *fac simile* de ses rivières et de ses châtelaines.

Telle comédienne en renom envoyait chez Jean Revel le costume complet de son rôle favori, sachant bien que les crayons du consciencieux pastelliste s'escrimeraient

avec bonheur pour la reproduction exacte des étoffes et des accessoires.

Que nos lecteurs ne se hâtent pas de juger notre personnage sur ces faits, en le classant parmi les portraitistes à vingt-cinq francs, sans les mains.

Jean Revel avait du talent, beaucoup de talent, — mais il connaissait son monde, et savait fort bien que, dans le genre qu'il avait pris, le gracieux et l'élégant ont seuls le pouvoir de plaire.

Un dernier détail complétera ce tableau d'intérieur : une collection de chaises, de fauteuils et de tabourets, de style renaissance ou Pompadour, s'alignait contre les murailles.

Ces meubles disparates, mais élégants et confortables, servaient à Jean Revel de mannequins pour les portraits assis.

La bourgeoisie financière insistant généralement pour siéger sur des bergères dorées à médaillons de tapisserie vert-chou... Jean avait fait de véritables folies dans ce genre d'ameublement.

Maintenant que nous avons fait plus ample connaissance avec les êtres et les choses de cet intérieur, reprenons la conversation là où nous l'avons laissée.

— Eh bien ! pour quand ? dit le jeune homme en se retournant vers mademoiselle Ælia qui se tenait debout à sa droite.

— Un instant donc, je cherche une chanson.

— Cherche... Eh bien ?

— Eh bien , je ne sais rien, moi. . D'abord le piano me gêne.

— Je n'ai pas besoin que tu me chantes *le Prophète* ou *les Huguenots* pour te dire mon opinion... dis-moi la première chose venue.

Mademoiselle Ælia toussa légèrement et chevrota le premier vers de la romance si populaire : *Petits oiseaux, venez...*

— Oh, non ! non, pas ça, cria Jean Revel en se prenant la tête dans les mains et en s'accoudant sur le clavier ; pas ça... te souviens-tu de la chanson de *Fortunio* que tu m'as entendu chanter ?

— Oui.

— Allons-y gaiement, dit-il en jouant la ritournelle de l'air, — marche !

Les lèvres d'Ælia s'entr'ouvrirent, et une admirable voix de mezzo-soprano, sonore et vibrante comme un timbre de cristal, fit résonner dans l'atelier les gentilles strophes d'Alfred de Musset :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer ;
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.
Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.

— Très-bien !... très-bien !... Le second couplet, maintenant. Et Jean, tout en accompagnant, regarda la chanteuse avec une attention singulière.

La belle tête de la juive était calme et souriante, et les angles de sa jolie bouche se relevaient gracieusement en laissant échapper les notes les plus graves. C'était une admirable voix de poitrine, large et puissante, qui s'élançait de ses lèvres..... cette voix qui part du cœur et laisse rayonner sur le visage tous les sentiments humains sans le faire jamais grimacer.

— Ælia, cria Jean enthousiasmé, je te défends... tu entends bien, je te défends de poser cinq minutes dans un atelier à présent... tu as vingt mille livres de rente dans la poitrine, ma bonne fille.

— Quelle folie !

— Parole d'honneur ! — Rentre chez toi; mets M. Paul à la porte pour le remercier de ses conseils... ou plutôt non, garde-le encore quelque temps, et reviens demain à midi ; je te conduirai chez Gabriac qui te donnera des leçons gratis pour le présent, et te fera débuter dans un an ; — surtout, n'aie pas la velléité d'entrer au Conservatoire, va, tu es trop jolie pour cela...

Et Jean, après avoir fait deux ou trois tours dans l'atelier, s'arrêta devant le portrait qu'il venait de terminer.

— Sais-tu bien que ce portrait sera curieux un jour ?

— Pourquoi cela ?

— Si l'on apprend que la cantatrice Ælia a posé pour les mains de la vicomtesse de Charney.

— Il y aura une chose plus curieuse, allez, monsieur Jean.

— Quelle chose ?

— Et qui se vendra joliment... les études qui ont été faites d'après moi à l'école et dans les ateliers.

— Ah, diantre ! fit le peintre en tordant sa moustache, oui, cela s'enlèvera bien, mais ce sera un peu trop déshabillé pour la circonstance. — Dis donc, si tu as besoin d'argent, dis-le ; j'ai reçu cinq cents francs ce matin... nous avons dix-huit séances à trois francs et cinq à quatre, ce qui fait... voyons un peu.....

— Soixante et quatorze francs, dit vivement Ælia en mettant ses gants.

— Diable, tu es ferrée sur les mathématiques, toi... après cela, tu ne serais pas de ta race s'il en était autrement.

Jean ouvrit un petit secrétaire en bois de rose et prit dans un tiroir l'argent qu'il remit au modèle.

— Maintenant, adieu, et à demain ; au fait, non, ne viens que jeudi, nous serons plus certains de trouver Gabriac.

— Comme cela, c'est sérieux ?

— Est-ce que je plaisante jamais avec ces choses-là... Dis donc, tu sais, quand tu seras comédienne, je me recommande à toi... sois bonne fille.

— Nous verrons cela plus tard, dit Ælia en tendant la main à l'artiste.

Jean attira la jolie fille vers lui et déposa sur ses joues veloutées deux baisers retentissants.

Un double cri vibra dans l'atelier.

— Tiens, c'est Olivia ! exclama Jean en allant au-devant d'une petite femme brune, maigre et sèche, qui de sa main droite froissait avec rage la portière de la porte d'entrée, tout en battant une tarentelle frénétique avec la semelle de sa bottine gauche.

— Voyons, entre donc, Olivia.

L'Espagnole (le titre de ce chapitre nous permet de lui donner ce nom sans autre préambule), l'Espagnole resta immobile, silencieuse et pâle, comme la statue de son compatriote le commandeur Gomez de Silva... Ses yeux noirs, cloués sur Ælia, avaient la fixité et l'éclat des prunelles ardentes d'une jeune panthère.

Ælia, remise de sa première frayeur, comprit de suite la pensée de la jeune femme, et se fit une véritable joie de retourner le poignard sur lequel elle venait de s'enferrer, en laissant tomber ces trois mots prononcés à mi-voix :

— A jeudi... adieu.

Après quoi la juive salua le peintre en souriant, et se dirigea vers la porte en marchant avec la légèreté d'une chatte qui s'approche d'un dogue mal famé ; elle n'était plus qu'à trois pas de sa rivale, lorsque cette dernière porta rapidement la main sous son châle comme pour y prendre un objet caché.

Ælia ne se sentit point le courage d'avancer.

— Qu'est-ceque c'est que ces manières-là ? cria Jean Revel en faisant pirouetter mademoiselle Olivia au milieu de l'atelier et en ouvrant la porte à son modèle.

— Ces manières là, glapit mademoiselle Olivia avec un petit accent basque, strident comme une crécelle, ces manières-là sont celles d'une femme qui apprendra à cette drôlesse ce qu'il en coûte de souffler un amant à Olivia l'Espagnole.

Jean haussa les épaules sans répondre, et reconduisit Ælia jusqu'à la porte de l'escalier.

— Allons, fit la future Malibran en faisant une petite grimace dédaigneuse, si j'ai la gorge trop haute, mademoiselle Olivia a la voix trop pointue... elle n'est pas jolie, votre maîtresse, mais elle rachète bien cela par l'amabilité de son caractère, allez.

La juive achevait à peine cette réflexion peu bienveillante, qu'un bruit de porcelaine cassée retentit dans l'atelier.

Ælia partit d'un éclat de rire étouffé et descendit rapidement l'escalier, pendant que Jean se précipitait dans son atelier.

Olivia, sans châle et sans chapeau, piétinait avec rage sur les débris d'un superbe plat du Japon.

— Bravo ! bravi ! brava ! cria le peintre en se laissant tomber dans un fauteuil, c'est moi qui la trouve drôle, celle-là ; j'avais acheté cette chinoiserie pour toi, ma

biche : c'est vingt sous de commissionnaire que tu m'économises.

— Vous êtes un infâme ! exclama Olivia en venant se poser à deux pas de son amant.

— Après ?

— Vous êtes un lâche !

— Olivia, deux mots de plus et je dégaine.

— Cette fille est votre maîtresse ?

— Ælia, ma maîtresse, mon modèle...

— Votre modèle... le modèle de tous ceux qui en veulent... une juive ! — Oh ! tenez, vous me dégoûtez à présent.

— Olivia, je te donne ma parole d'honneur que tu te trompes... Ælia est une bonne fille, sans conséquence, je l'ai embrassée aujourd'hui pour la première fois : j'ai eu tort, soit ; mais, pour Dieu, laissons cela maintenant.

— Du moment que vous me demandez pardon de vos torts, je me tais ; mais que je ne retrouve plus cette coquine ici.

— Eh bien, et qui est-ce qui me posera pour mes bonnes femmes ?

— Moi.

— Toi ?

— Oui, moi, dit résolûment Olivia en appuyant sur le mot de la voix et du geste.

— Ah ! fit Jean en se mordant les lèvres pour ne pas éclater de rire, et avec quoi ?

— Avec tout.

Mademoiselle Olivia mit tant d'assurance et de conviction dans cette singulière réponse, que le pauvre garçon ne put tenir plus longtemps son sérieux.

L'Espagnole, exaspérée par cette gaieté intempestive, jeta son châle sur ses épaules et reprit son chapeau.

— Adieu, dit-elle d'une voix caverneuse, vous aurez bientôt de mes nouvelles, monsieur Jean Revel.

— Olivia, voyons, pas de mauvaise plaisanterie.

— Oh ! tout n'est pas fini entre nous, allez.

— Ah ! mais cela devient fatigant, à la fin, dit Jean en se levant et en allant se rasseoir sur le tabouret du piano. Je t'ai donné toutes les explications possibles, je t'ai fait un serment que je ne prodigue guère, tu le sais. — Qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Je veux... je ne veux rien.

— Je vais te le dire, moi... tu veux m'ennuyer à l'heure et à la carte... tu veux, de bonne fille que tu étais il y a un mois, devenir insupportable, tu veux m'accaparer, m'empailler, me momifier ; et quand je serai bien encroûté dans mon rôle de Léandre, bien sentimental, bien triste, bien ridicule, tu me mettras un beau soir à la porte de ton cœur et de ton boudoir pour avoir le plaisir de dire à tes petites camarades : « Ce pauvre Jean Revel, il me fait vraiment de la peine ; ce garçon-là est inconsolable : que voulez-vous ! j'en aime un autre qui ne m'aime pas. Hélas ! c'est toujours comme cela. »

Eh bien, moi, je ne veux pas me brouiller avec tous mes amis, je ne veux pas m'exposer à perdre ma clientèle par les violences intolérables et les algarades ridicules d'une femme impossible. — Enfin, je ne veux plus... écoute-moi bien, je ne veux plus de cette existence que je mène depuis quelque temps... j'ai perdu la voix et le rire, je soubresaute sur ma chaise à chaque coup de sonnette, le bruit d'une clef tournant dans une serrure me donne des frissons dans le dos, je rêve poison et poignard, je vois du vitriol dans tes flacons. — Bref, je suis fatigué de cette vie-là.

Nous ne nous devons rien... tu es libre, je suis libre. séparons-nous bons amis... prends le chemin de traverse, je couperai par le bois.

— Cela suffit, interrompit mademoiselle Olivia; si vous êtes fatigué de moi, je le suis autant que vous... de vous. — Je suis encore assez jeune et assez jolie pour trouver un amant qui me comprendra, lui; tenez, voici votre clef.

— Merci, fit Jean en allant ramasser la clef que l'Espagnole avait lancée à l'autre bout de l'atelier.

— Maintenant, rendez-moi mes lettres, je vous renverrai les vôtres par la bonne.

— Vos lettres... vos lettres, j'ai allumé mes cigares avec.

— C'est digne de vous.

— Olivia, ma chère, votre libretto devient monotone,

je vais essayer de le mettre en musique pour voir un peu quelle tournure il aura: Et Jean, pivotant sur son tabouret, se mit à jouer sur les *basses* avec une énergie farouche.

— Entrée du traître : do, do dièze, ré, ré dièze, do, fa, fa, sol, sol dièze, sol, sol, do.

Mademoiselle Olivia s'élança hors de l'atelier en fermant la porte à la briser.

— Bon vent! cria Jean de toute la force de ses poumons. — Allons, la journée n'a pas été trop mauvaise; c'est de Brannes qui sera quelque peu étonné quand je lui dirai que j'ai rompu avec Olivia... Si j'allais le voir... j'ai bien envie d'aller... je vais y aller.

Et Revel, se dépouillant de sa vareuse, passa dans sa chambre à coucher, attenant à l'atelier, et s'habilla à la hâte.

— Il n'y a pas de lettres pour moi, mère Patural ? fit-il en entro'uvrant la porte de la loge de la concierge.

— N'y a pas de lettres, mais y a une carte pour vous, monsieur Jean.

— Donnez.

— Ous'donc qu't'as fourré la carte de c'te dame, p'tiote?

— Ah! c'est une dame.

— Avec sa d'moiselle, un beau brin d'fille.

— J'étais chez moi, pourquoi n'avez-vous pas laissé monter?

— Faites excuse, monsieur Jean, comme ça m'a eu l'air de gens de la haute, et qui y avait là-haut du sesque pas trop... enfin, vous savez... j'ai dit que vous étiez sorti... T'nez, v'là la carte... faudra aller à cette adresse-là, c'est pour un portrait, à ce qu'on a dit.

— Madame Mathilde Dargis, rue de Castellane, n° 19. C'est bien, j'irai demain.

—

II

A Robinson.

Jean Revel entra chez son ami comme ce dernier se disposait à sortir.

— Je suis charmé de vous voir, mon cher Revel, dit M. de Brannes en serrant la main de l'artiste; j'allais passer vous prendre à votre atelier pour vous prier de venir avec moi à la campagne dîner au *cabaret*. Langeais m'a prêté son américaine, qui doit être en bas; venez.

— Et où allons-nous?

— A Fontenay-aux-Roses. Langeais a dû partir hier pour l'Angleterre, vous savez, toujours pour sa grande

affaire de coton filé... il sera absent tout l'été, et comme il m'a offert de me sous-louer sa campagne, je ne serai pas fâché de voir si c'est convenable. — La maison touche aux bois d'Aulnay; comme situation, ce doit être adorable, mais, vous le savez, j'ai horreur des intérieurs par trop rustiques... Cela fait, nous trouverons bien quelque gargote du cru.

— Parbleu, nous trouverons le père Gueusquin, à *Robinson*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, c'est le calque en grand de la *Chaumière* au bon temps et de feu *l'Ile d'Amour ;* c'est la nouvelle colonisation des amours effarouchés du bois de Romainville.

— La grisette est morte !

— Allons donc, ce sont les romanciers et les vaudevillistes qui disent cela. La grisette a émigré comme les hirondelles en hiver, voilà tout. Je vous montrerai son nid sur le marronnier phénomène de Robinson... C'est aujourd'hui jeudi, nous trouverons joyeuse société là-bas.

— Diable ! le programme est engageant, ne perdons pas une minute.

Les deux jeunes gens montèrent dans la légère voiture; de Brannes prit les guides et toucha le cheval qui partit au grand trot.

Une heure après, les deux amis laissaient sur leur droite l'étang du Plessis-Piquet et s'engageaient sur la route d'Aulnay.

Nous ne procéderons pas, à l'égard de M. de Brannes, comme nous l'avons fait pour le peintre Jean Revel, par une esquisse rapide et *lâchée* du personnage.

Jean de Brannes était une de ces natures froides et concentrées, un de ces types particuliers sur lesquels on ne peut se former de suite une opinion bonne ou mauvaise.

Plus âgé de deux ou trois ans que son ami, de Brannes était mince et élancé; sa figure était régulière et d'une grande pureté de ligne, avec l'immobilité et la teinte blafarde de la cire ; ses yeux brun-foncé étaient doux et ternes, sans que jamais un éclair de joie, de tristesse ou de colère en vînt modifier l'expression.

Sa peau fine et douce comme celle d'une femme ne laissait poindre qu'une barbe rare et grêle qu'il rasait entièrement. Ses cheveux d'un noir bleu, bien fournis, mais plats et luisants, se séparaient en deux parties égales sur le milieu de sa tête pour retomber le long des tempes.

Des mains longues, blanches et veinées, un pied d'une petitesse remarquable : — tel était l'ensemble de ce portrait.

Descendant d'une grande famille d'Auvergne, la race perçait encore chez lui, malgré les nombreuses mésalliances de ses derniers ancêtres.

De Brannes n'avait plus de sa famille qu'une sœur plus âgée que lui, mariée à un employé supérieur de la

marine en mission aux Antilles, et un vieil oncle infirme, dont il devait partager l'héritage avec sa sœur.

Héritage qui, selon le dire des notaires et fermiers des environs de Clermont, ne donnerait rien moins que trente mille livres de rente à chacun des deux héritiers.

A la mort de sa mère, événement qui avait eu lieu depuis environ cinq ans, de Brannes toucha cinq cent mille francs argent comptant.

Maître d'une somme aussi importante, de Brannes, qui jusqu'alors n'avait vécu que de la modeste pension que lui faisait sa famille, se mit à vivre de cette existence d'élégance et de plaisir, après laquelle il aspirait depuis son enfance.

Deux cent mille francs se fondirent en trois ans dans les coulisses de l'Opéra, dans les salons du café Anglais et dans les écuries des plus célèbres entraîneurs des Champs-Élysées... L'oncle Antoine de Brannes, condamné par tous les médecins, s'était mis à la graine de moutarde blanche qui avait opéré une véritable résurrection.

De Brannes comprit alors que du train dont marchaient les choses, il ne lui resterait plus dans quelques mois qu'un petit écu pour louer le pistolet du désespoir.

Les chevaux, les laquais, les maîtresses et les chiens se fondirent comme la glace au soleil.

Trop fier pour avouer hautement la véritable cause de cette réforme générale, de Brannes prit le prétexte d'un amour vertueux et bourgeois.

Il lui restait un joli mobilier, toutes ses dettes étaient payées.

Une voiture de déménagement arriva une belle nuit devant la porte de son ancien domicile, et à sept heures du matin, à l'heure où Paris élégant dort les rideaux bien clos, il n'y avait plus que les murs, les cendres et les vieux clous dans les salons déserts du viveur.

De Brannes avait loué un petit appartement dans un vieil hôtel de la rue du Bac, hôtel habité par un seul locataire.

Un dernier trait de caractère achèvera de mettre en lumière notre personnage.

Pour soutenir son ancienne élégance, de Brannes sacrifiait volontiers son estomac à la pureté de ses gants et à la finesse de son linge et de sa chaussure.

Son dîner, qu'il prenait ordinairement chez Desmares ou au café d'Orsay, ne se composait que d'un consommé et d'une côtelette à la Soubise, arrosée d'une carafe d'eau claire ; quand le garçon lui apportait l'addition, de Brannes ouvrait un porte-monnaie rempli d'or et jetait un louis sur le marbre de la table.

Le garçon lui rapportait dix-sept ou dix-huit francs de monnaie ; de Brannes laissait dix sous sur la table et sortait fièrement sans saluer la dame de comptoir.

Pour le même prix il aurait *dîné* dans une bonne table d'hôte, mais cela eût manqué de *genre*.

Quant aux maîtresses, l'astre de Jean de Brannes

avait considérablement pâli. Des espaliers en fleur de l'Opéra, il était tombé dans les plates-bandes des Folies-Dramatiques et des Délassements.

Il s'était fait une sorte de clientèle parmi les jeunes premières et les ingénuités comiques de ces deux établissements. Ne sortant presque jamais dans la journée, il recevait ces dames, faisait payer leur voiture par son concierge, et les commanditait d'un louis ou deux à l'occasion.

Jean de Brannes ne mettait jamais les pieds chez ses *clientes*.

Les *clientes* de Jean de Brannes l'appelaient le *vicomte*.

C'était par une de ses clientes que Jean de Brannes avait connu le peintre Jean Revel et qu'il était allé dans son atelier pour voir certain portrait dont l'original lui était cher.

Jean de Brannes aimait la musique, la peinture et la chasse.

Jean Revel était bon musicien, bon peintre et grand chasseur.

Trois raisons plus que suffisantes pour que les deux jeunes gens ne tardassent pas à se lier étroitement.

Par son inépuisable gaieté et son étincelante philosophie, Jean Revel amusait Jean de Brannes et le consolait de ses déceptions passées. Quand le fiel remontait du fond de la coupe commune, Revel la couronnait de roses et la remplissait d'insouciance et d'oubli.

La pâle et austère figure de Jean de Brannes, son réalisme désespérant et sa connaissance de la société parisienne, calmaient les exubérantes fantaisies du peintre et le tenaient en garde contre lui-même.

Un lien invisible unissait ces deux natures si différentes, si incompatibles, mais qui, semblables à certaines pierres précieuses, se frottaient l'une contre l'autre sans se briser ni s'user...

La maison de campagne que Langeais avait offert de céder à son ami était véritablement charmante, située sur la route d'Aulnay à la Vallée-aux-Loups, et construite en pierre noire et en briques comme les maisons espagnoles du xve siècle.

Elle était enfouie sous une ombreuse châtaignerie et encadrée de lierres, de clématites et de roses trémières.

L'intérieur était digne de l'extérieur; le mobilier, style Louis XV et Louis XVI, était élégant et confortable.

— Tenez, mon brave homme, voilà dix francs pour vous, dit de Brannes en s'adressant au vieux concierge qui venait de leur faire visiter le jardin et la maison; vous pouvez retirer l'écriteau de la grille, j'écrirai ce soir à Langeais que j'accepte les conditions du bail.

— Bien, monsieur.

— Si vous m'en croyez, de Brannes, laissons la voiture ici et retournons à pied à *Robinson*, le domestique viendra nous y prendre à sept heures.

— Vous entendez, Georges?

Un quart d'heure après, nos deux personnages faisaient la carte de leur dîner sous un des berceaux du jardin de *Robinson*.

Que nos lecteurs ne voient pas dans les lignes suivantes une réclame à l'adresse de l'établissement du bois d'Aulnay; mais seulement un aperçu géographique du lieu.

En apportant ses fourneaux et ses casseroles à Aulnay, le fondateur de *Robinson* n'a pas eu besoin de faire de grands frais d'imagination pour la décoration de son restaurant.

La nature s'est chargée de la partie la plus pittoresque et la plus agréable.

Du milieu d'une verte châtaigneraie étagée sur un terrain accidenté et sablonneux, parsemé de cabanes rustiques, de hangars et de parasols recouverts en chaume, s'élance un gigantesque châtaignier trois fois centenaire.

Un escalier de bois cercle le tronc de ce burgrave et monte en spirale jusqu'à sa cime.

Deux maisonnettes étagées sur ses branches vigoureuses et enfouies sous la feuillée, comme des nids d'oiseaux, servent de salle à manger et de cabinets de société aux consommateurs.

Un système de poulies, de cordes et de paniers permet aux garçons de servir les indigènes perchés au premier et au second étage, et de leur hisser leur pâture comme on hisse une voile.

Vingt personnes peuvent dîner en même temps dans *l'arbre de Robinson.*

Eh bien, malgré le précepte de l'Évangile : « il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus, » précepte que l'on devrait écrire sur la porte de *Robinson*, deux ou trois cents familles partent chaque dimanche de Paris dans l'unique espoir de festoyer à cinquante pieds au-dessus de la planète terrestre.

De Brannes et Revel auraient eu grand plaisir à dîner dans le célèbre châtaignier, mais toutes les tables étant occupées, ou retenues pour longtemps, ils s'étaient décidés à se faire servir sous un berceau d'une fraîcheur douteuse.

En face d'eux et sous un immense parasol de paille construit sur un tronc d'arbre, deux commis de magasin et trois grisettes, assis autour d'une table, dévoraient une pyramide de côtelettes aux cornichons et dégustaient le petit vin du cru.

Le loustic de la société, grand et solide gaillard aux épaules carrées, à la figure niaise et commune, jouait au garçon de restaurant en allant chercher à la cuisine les plats et les bouteilles du festin.

La serviette attachée en guise de tablier, et le mouchoir qu'il avait roulé autour de sa tête en forme de bonnet de coton, pour jouer son personnage, étaient une source intarissable, pour la compagnie, de jeux de mots de mauvais goût et d'éclats de rire bruyants.

Les trois grisettes étaient jeunes et jolies; une surtout avait une petite physionomie éveillée et résolue qui amusait infiniment de Brannes : ce devait être, au juger, la maîtresse du garçon improvisé.

Les deux jeunes gens pouvaient entendre la conversation de leurs voisins, leurs voisins ne devaient pas perdre une seule de leurs paroles.

Pendant tout le temps que dura le dîner, de Brannes profita des absences prolongées du commis pour lancer à la grisette des œillades assassines et de petits sourires protecteurs auxquels la jeune fille répondait franchement.

Ce petit manége se faisait si adroitement, que Revel ne s'apercevait de rien; la conversation décousue de son ami l'étonnait bien un peu, mais il était à cent lieues de se douter de l'effet qu'elle produisait sur sa jolie voisine. De Brannes ne parlait que par vingt mille livres de rente, et abusait singulièrement du pronom possessif *mon*.

Mon cheval, *mon* domestique, *mon* appartement de la rue du Bac; c'était une véritable page de mémoires.

Jean de Brannes procédait tout simplement au *levage à l'opulence*. (Le mot est déplorable, et pour être passé dans l'argot des viveurs, nous ne l'employons qu'à regret et parce qu'il s'applique admirablement au caractère de notre personnage.)

Revel raconta à de Brannes son aventure avec Olivia, et tout en suivant son intrigue naissante, de Brannes approuva complétement ce coup d'État.

— Que voulez-vous, mon cher ami, dit l'artiste enchanté de cette approbation : je lui aurais peut-être passé la scène de jalousie, qui après tout anime la conversation et vous fouette le sang ; mais cette pauvre Olivia tournait à la mélancolie et à la souffrance résignée. Au diable ! ma foi, on a bien le temps d'être triste et de broyer du noir sur la palette de son existence.

— Toujours est-il que vous voilà garçon maintenant.

— Et je n'en suis pas fâché.

— Eh bien ! mon cher Revel, reprit de Brannes en élevant la voix, je suis dans la même situation que vous... j'ai rompu il y a huit jours avec Ernestine.

— Bah !

— Oui, elle usait trop largement de la clef de ma caisse... je ne tiens pas à l'argent, vous le savez, mais il n'y a pas de fortune qui résiste aux caprices d'une courtisane de cette trempe-là. Je lui ai envoyé hier un bracelet de chez Janisset, avec deux mots de rupture.

— Toujours grand genre... Dites donc, de Brannes, fit le peintre en tirant de sa poche son album qu'il posa sur la table, retournez votre chaise et mettez-vous un peu plus en face de moi.

— Ces messieurs prendront-ils du café ? cria le garçon en passant.

— Oui, fit de Brannes, du café et des cigares, de suite. — Pourquoi me demandez-vous de changer de place ? continua-t-il à mi-voix.

— Parce que tout en fumant je prendrai un croquis de cette jolie fille qui est à quatre pas de notre table... (et Revel continua en taillant son crayon avec soin.) Avec quelques pampres dans les cheveux, cela me fera une bacchante adorable.

— Oui, oui, c'est une excellente idée, interrompit de Brannes; je vous achète à l'avance ce pastel.

— Allons donc! est-ce que je fais du commerce avec mes amis? Je vous le donnerai s'il vient bien; cela ne vous coûtera qu'un remercîment, un cadre et une glace.

Et Revel, après avoir allumé un cigare et humé quelques gorgées de café, esquissa largement la tête de la grisette.

En un quart d'heure son ébauche était achevée.

Comme il allongeait le bras pour donner l'album à de Brannes, ces mots prononcés d'un ton de menace partirent de la table voisine :

— Voilà un monsieur auquel je vais envoyer une bouteille à la tête tout à l'heure.

— Diantre! c'est vif, dit Revel en souriant; et il releva la tête pour voir à qui s'adressait cette menace.

Le garçon d'emprunt, debout devant sa table, toisait de Brannes avec colère.

De Brannes, aussi pâle que le mouchoir qu'il tenait à la main, fixait sur son adversaire un regard atone et glacial; une grimace de dégoût et de pitié crispait ses lèvres.

— Qu'est ce que c'est? murmura Revel en s'adressant à son ami.

— Ce n'est rien... ce monsieur qui, fatigué du service qu'il vient de faire, a trouvé une manière plus expéditive de desservir la table.

— Qu'est-ce que vous dites, vous? cria le commis en se dégageant brutalement des bras de la grisette qui cherchait à le calmer.

— C'est à nous que vous parlez, l'ami? fit brusquement Jean Revel en se levant.

— A vous, comme à lui, si ça vous arrange.

— Cela m'arrange, fit Revel en se contenant.

— Laissez donc, mon cher, reprit de Brannes en tirant son ami par la basque de son habit.

— Pas avant que je sache ce que désire monsieur.

— Ce que je désire... je ne veux pas qu'il regarde ma maîtresse dans le blanc des yeux, comme il le fait depuis une heure. Comprenez-vous?

— Parfaitement, monsieur, répéta Revel; je ne vous demandais pas le secret de vos amours, mais puisque vous voulez bien me donner cette preuve de confiance, je ne serai pas en reste d'indiscrétion avec vous.

Nous sommes ici dans un lieu public, nous avons le droit de nous servir de nos yeux comme bon nous semble...

Quand on ne veut pas être vu, on s'enferme dans un cabinet particulier et l'on tire les rideaux.

— C'est bon, ne faites pas tant le malin, interrompit le commis en haussant les épaules, et n'essayez pas de

recommencer la même balançoire, ou il y aura du verre cassé dans Landerneau.

— Garçon ! cria Revel en arrêtant au passage un des serviteurs du père Gueusquin, pour combien y a-t-il de vaisselle et de cristaux sur la table de ces messieurs et sur la nôtre ?

— Dame, monsieur, je ne sais pas au juste, moi, fit le garçon en riant bêtement, cent sous, six francs.

— Tenez, voilà vingt francs, les morceaux seront pour vous avec le reste de la monnaie. Prenez la fuite, garçon, il n'est que temps... Maintenant, continua gaiement Revel en enlevant d'une seule main le plateau chargé de tasses à café et de carafons de liqueurs ; commencez le feu, messieurs les Anglais, nous sommes chargés.

Les trois grisettes poussèrent des cris aigus, en se faisant un bouclier de leurs serviettes.

Le commis, honteux et embarrassé, haussa de nouveau les épaules, se laissa retomber sur sa chaise, et échangea quelques mots à voix basse avec son compagnon. Quelques minutes après, ils demandaient leur carte et quittaient brusquement *Robinson*.

— C'est votre diable de pincenez qui nous a valu cette algarade, reprit Jean en s'adressant à de Brannes. Le pince-nez, c'est la bête noire du courtaud de boutique, voyez-vous.

— Il fallait laisser tomber cette sotte querelle et ne rien répondre à ce goujat.

— Oui, pour nous faire assommer... Vous croyez que ces gaillards-là procèdent par voie de cartel, comme les tenants de vos filles d'Opéra ?... Quand on veut se frotter à la grisette en puissance d'amant, il faut boxer comme un Irlandais ou filer doux.

Et comme de Brannes faisait un geste d'impatience, Revel ajouta :

— Vous aviez tout l'air de prendre ce dernier parti tout à l'heure, mon cher... Je ne vous en veux pas pour cela ; mais une autre fois ne jouez plus sur cette corde-là, il faut savoir en pincer, voyez-vous.

Et Revel, joignant l'exemple au précepte, enleva à la force du poignet une des chaises du jardin et la tint, pendant une minute ou deux, dans la position horizontale.

— Ah ! voilà Georges qui nous cherche ; partons, il se fait tard, dit de Brannes en se levant.

— Laissez-moi conduire, je connais la route, fit le peintre en prenant la place de droite sur le siége de la voiture.

— Si cela vous amuse, je vous cède de grand cœur ce plaisir.

— Merci. Hop ! cria Revel en faisant siffler dans l'air la mèche de son fouet.

Les chevaux partirent au galop.

— Vous nous menez un train de poste, observa de Brannes, et par cette obscurité je n'aurais pas cette assurance et ce coup d'œil.

— Là, mes cocottes, soufflez maintenant, fit le peintre en rendant la main aux chevaux qui venaient de tourner l'angle de la route du Plessis-Piquet.

Un bruit sec et clair vibra contre un des panneaux de la voiture.

— Qu'est-ce que c'est, Georges ? exclama de Brannes en se retournant.

— Je crois que c'est une pierre que l'on vient de nous lancer.

— Une pierre, dit Jean en sondant du regard l'obscurité de la route. Bah ! quelque ivrogne en gaieté.

Revel n'avait pas achevé sa phrase, qu'une énorme motte de terre frappa avec force l'angle du tablier contre lequel elle se brisa en mille parcelles.

— Mettez les chevaux au galop ! cria de Brannes en s'emparant des guides.

— Ah ! canaille, je t'ai vu, cette fois ! hurla Revel en sautant sur la route... Venez, Georges... venez.

Le domestique s'élança à son tour de son siége et courut bravement après Revel pour le défendre contre les misérables auteurs de cette lâche agression.

Le peintre, s'aidant des pieds et des mains, grimpait comme un chat sur le talus escarpé qui bordait le côté gauche de la route.

Georges allait prendre le même chemin et monter à l'assaut, lorsqu'une ombre se détacha d'un buisson à quelques pieds au-dessus de Revel.

Un gémissement douloureux s'exhala de la poitrine de l'artiste, et son corps tout sanglant roula au travers des branches et des ronces.

Le commis en madapolam venait de lui fendre la tête d'un coup de bâton.

III

La profession de foi de Jean Revel.

La blessure de Jean Revel était heureusement sans gravité; le peintre en fut quitte pour une abondante saignée et un bandeau de soie noire autour de la tête.

Trop insouciant pour donner de l'importance à cet accident, Revel ne le regarda que comme un contre-temps fâcheux qui, en le condamnant à l'inaction, allait lui faire perdre du temps et de l'argent.

Sans approuver la conduite de son ami dans l'affaire du bois d'Aulnay, Revel n'y voyait que l'inexpérience d'un homme dont les mœurs et les habitudes étaient

complétement en dehors de ces sortes de choses ; bien persuadé que, l'épée ou le pistolet à la main, de Brannes se fût bravement conduit.

Le digne garçon ignorait que, lorsque le domestique l'avait ramassé évanoui sur la route, il avait été obligé de courir après la voiture que de Brannes avait eu l'impudeur et la lâcheté de laisser rouler sur la route.

Condamné à garder la chambre, Revel en profita pour mettre de l'ordre dans ses affaires ; et après une journée de rangements et de nettoyages intérieurs, il écrivit plusieurs lettres pour prévenir ses clients et ses élèves qu'il était dans la nécessité d'ajourner ses séances et ses leçons.

Mademoiselle Ælia ne fut pas oubliée ; elle reçut sous pli un billet d'introduction pour le maestro Gabriac avec un post-scriptum des plus chaleureux.

Revel achevait son courrier lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur la carte que la concierge lui avait remise l'avant-veille.

— Madame Mathilde Dargis, 19, rue de Castellane, relut Jean en cherchant à rappeler ses souvenirs. Je ne connais pas cette dame ; en tout cas elle doit avoir une triste opinion de mon empressement à lui rendre sa visite : si de Brannes veut y aller à ma place, il m'obligera infiniment... je lui en parlerai ce soir.

De Brannes entra dans l'atelier comme Revel faisait cette réflexion ; en deux mots le peintre le mit au courant du genre de service qu'il réclamait de lui.

Revel acceptait la commande de madame Dargis, si elle consentait à venir poser dans son atelier.

— J'ai ma voiture, dit le gentilhomme, et comme je comptais faire quelques visites, je me suis habillé; dans une demi-heure, je serai chez madame Dargis, et ce soir je vous rendrai compte de ma mission.

— Ce soir, reprit Revel en s'asseyant devant son chevalet, vous trouverez votre bacchante bien avancée.

— Ah! j'oubliais... Si vous aviez besoin de l'original, ne vous gênez pas, fit de Brannes en souriant.

— Comment cela?

— Votre bacchante est venue chez moi, à minuit, me demander des nouvelles d'une certaine ombrelle rose, oubliée là-bas, à *Robinson*.

— Alors vous avez fait une meilleure spéculation que moi, dit le peintre en montrant le bandeau qui cerclait sa tête.

— C'est vrai; mais si le minois de mademoiselle Lydie peut vous faire oublier votre mésaventure, ne vous gênez pas pour moi, je suis bon prince.

— Merci, je ne lui demanderai qu'une chose, si vous le permettez : le nom et l'adresse de mon assassin. Je ne serais pas fâché de solder à ce bonhomme-là la note des coups de bâton que je lui dois.

— Allons donc, est-ce qu'un homme comme vous peut se commettre avec un pareil misérable? Vengez-vous plus gaiement en lui soufflant sa maîtresse.

— Une jolie offre que vous me faites là, savez-vous, de Brannes... je ne suis pas plus puritain qu'un autre, mais, que diable! je n'achète point mes amours à la rotonde du Temple.

— Excusez-moi, mon cher ami, ces choses-là se font entre jeunes gens, et je croyais vous être agréable.

— Aussi je ne vous en veux pas... je refuse, voilà tout... Ah çà! mais, continua Revel, tout en préparant ses pastels et ses crayons, comment se fait-il que vous, qui aspiriez depuis si longtemps après une de ces liaisons champêtres et naïves, vous en soyez si vite désenchanté?

— Par une raison bien simple, mon cher : c'est que la moderne Frétillon en s'envolant de sa mansarde, en quittant ses giroflées et ses serins, n'a qu'un seul but, une seule pensée : trouver un imbécile qui lui achète un mobilier en bois de rose, des tapis de moquette, des glaces de Venise, des jardinières de camellias et une perruche à collier.

— Hélas! soupira Revel, c'est l'affreuse réalité.

— Autant vaut cent fois prendre une fille toute dressée, qui, ayant ce matériel, ne cherche qu'à l'entretenir en bon état.

— Parbleu! les réparations locatives coûtent toujours moins cher que les constructions; et d'ailleurs, si l'on y perd du côté de la jeunesse et de l'inexpérience, on a du moins la satisfaction d'avoir une maîtresse bien plâtrée, bien fardée, bien *maquillée*. Et puis, avouez que c'est

toujours très-flatteur de savoir que l'on a la survivance du comte Zakomelski, du baron Hunindorff, du petit Léonce, ou de tel joli cavalier en renom, quelque peu bâtard d'un général de l'empire et d'une comédienne légère.

— Sur quelle herbe avez-vous marché, Jean ?

— Si vous disiez sur quel fumier !

— Ah ! j'y suis maintenant, fit mystérieusement de Brannes. Cette catilinaire est l'introduction d'une réclame à l'adresse des amours discrets des dames du monde. Revel, mon ami, vous avez sous jeu quelque intrigue avec une femme mariée, ou quelque petite vicomtesse mineure dont vous faites le portrait.

Si la dot vous échappe, vous n'aurez pas tout perdu, et dans les cas difficiles, un voyage de neuf mois en Italie arrange bien des choses.

— Vous vous trompez... je n'ai pas besoin de me vendre comme un avoué, pour vivre et faire vivre ma femme, si je me marie jamais.

Quant à séduire une jeune fille du monde, un de ces enfants confiés à ma loyauté d'homme et d'artiste, je me regarderais comme le dernier des misérables si cette pensée me venait seulement à l'esprit.

Tenez, de Brannes, n'oubliez jamais mes paroles.

On dit que le cœur ne se commande pas et que l'homme le plus fort peut être vaincu par une passion plus puissante que sa raison et que son honneur ; je crois

cela, parce que cela est. Eh bien! si j'étais assez malheureux un jour pour être dans ce cas, libre et indépendant comme je le suis, je n'hésiterais pas une minute... je partirais... je partirais pour ne pas m'exposer à une lutte dangereuse ou à un irréparable malheur.

Si mon amour était toujours aussi ardent, aussi implacable, je me ferais l'amant de la dernière des courtisanes pour me souiller, m'avilir à mes propres yeux, et me rendre indigne d'un amour pur. Voulez-vous savoir ce qui arrive lorsqu'on n'a pas assez de volonté pour prendre un de ces partis extrêmes? On se laisse bercer par ce premier sentiment si doux d'une affection naissante, on boit avec délices cette coupe si pleine d'ineffables sensations, on cache son bonheur à tous les yeux comme un avare cache son trésor... Et puis un jour arrive où la tristesse vous serre le cœur, où les sens parlent plus haut que la raison... Ce jour-là, on déshonore une famille entière... on broie sous ses pieds le cœur d'une mère qu'on condamne à rougir de sa fille, on force un brave jeune homme à jouer sa vie dans un duel dont l'issue ne rachète rien... car sous la tache de sang il y a toujours la tache de boue. Si le malheur, qui ne fait rien à demi, a voulu que la pauvre fille soit mère, des malédictions et des larmes couvrent le premier cri de son enfant, et le premier sourire de cette petite créature est pour la mercenaire qui l'a emportée bien loin au fond d'un village perdu de la Normandie.

Voilà, mon cher de Brannes, l'opinion de l'homme auquel vous croyez faire beaucoup d'honneur en lui prêtant une maîtresse du grand monde.

IV

Mathilde Dargis.

Madame Dargis, étendue sur une chaise longue, caressait nonchalamment le museau d'une levrette blanche couchée sur ses genoux.

De temps à autre, ses yeux se levaient paresseusement sur le cadran de la pendule du salon et s'y fixaient avec une attention singulière.

Deux jeunes filles de dix-huit à vingt ans, assises auprès de la fenêtre à l'autre extrémité du salon, tournaient doucement les feuillets d'un album de musique tout en causant à voix basse.

La persistance de madame Dargis à suivre la marche des aiguilles sur les minutes et les heures nous dit clairement qu'un quatrième personnage est attendu avec une impatience des plus vives.

Le soin que prennent les deux jeunes filles à ne pas troubler la méditation de leur mère nous montre également quel degré d'irritabilité elles lui prêtent.

Cependant deux heures se passèrent dans cette double attente.

Or, comme il est de toute nécessité pour nous de préparer l'entrée de ce retardataire, nous allons nous occuper d'abord des personnages présents.

Madame Dargis était une grande et belle femme aux formes bien développées et d'une tournure élégante et fière.

De longues anglaises d'un blond cendré descendaient en anneaux soyeux sur ses épaules d'un contour charmant.

Des yeux bleus doux et limpides, d'une mobilité singulière, donnaient à son visage, peut-être un peu pâle, de l'animation et de la finesse.

Mathilde Dargis avait quarante-trois ans, elle en avouait trente-six, et de bonne foi ses amis lui prêtaient la coquetterie de se vieillir de trois ou quatre ans.

Fille d'un cafetier-limonadier d'Orléans, le colonel Dargis, habitué de la maison, en était devenu éperdument amoureux et l'avait épousée après deux mois de cour assidue.

Mademoiselle Mathilde Brunot (la future madame Dargis) n'apportait en dot que ses charmes et les goûts de luxe et de dépense d'une princesse héréditaire.

Le colonel Dargis n'avait eu pour se mettre en ménage que sa pension de retraite et des espérances fort belles, il est vrai, mais aussi fort compromises, car ses opinions bonapartistes l'avaient éloigné de sa famille, légitimiste au premier chef.

Toutefois, le colonel espérait que la naissance d'un fils éclaircirait cet horizon, et que son frère, le marquis Emmanuel Dargis, vieux garçon millionnaire, se laisserait attendrir par cet événement.

Madame Dargis fondait de son côté les mêmes espérances.

Cependant le colonel vieillissait à vue d'œil et baissait considérablement. Cinq années s'étaient écoulées depuis le jour où les époux avaient prononcé le *oui* solennel, et il n'était pas autrement question d'héritier.

Veuve et sans enfants, madame Dargis avait en perspective l'arrière-boutique et le comptoir du *café de l'Union*.

Il fallait *nécessairement* que le colonel perpétuât sa race.

Madame Dargis, qui avait une volonté bien arrêtée, donna au colonel une belle petite fille qui fut inscrite sur les registres civils sous le nom de Pauline. Et comme il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte, dix-huit mois après le colonel était une seconde fois père.

Seconde déception.

L'enfant était également du sexe féminin ; et comme on ne voulut pas démarquer la layette que l'on avait faite aux initiales d'Henri Dargis, l'héritier tant désiré, la cadette reçut le nom d'Henriette.

Depuis longtemps déjà le colonel se plaignait d'une maladie du foie ; ce fut un nouveau prétexte pour lui de crier après tout le monde et de persuader qu'il était l'homme le plus malheureux du monde.

Madame Dargis chercha en vain à le consoler par les moyens les plus persuasifs ; le colonel, plus aigre et plus jaune que jamais, l'envoya au diable avec ses filles, chassa son médecin comme un laquais, et se mit au régime du *Mémorial de Sainte-Hélène* et du rob Boyveau-Laffecteur.

Quinze jours après, un peloton de grenadiers lui rendait les honneurs militaires au cimetière Mont-Parnasse.

Madame Dargis chargea de suite ses amis de faire toutes les démarches au ministère de la guerre pour la régularisation de sa pension, et partit pour Vichy avec trois caisses remplies de robes de deuil et de demi-deuil.

De mémoire de commis, le magasin de la *Scabieuse* n'avait livré une garde-robe plus complète.

Le noir *allait* à ravir à madame veuve Dargis au dire des hôtes de Vichy, et jamais elle n'avait été plus séduisante.

Notre intention n'étant pas de nous étendre davantage

sur cette biographie rétrospective (un vilain mot qui rappelle un plus vilain homme encore), hâtons-nous de reprendre la scène où nous l'avons laissée.

— Pauline, dit madame Dargis, voyez donc ce que l'on donne à l'Opéra ce soir.

La jeune fille se leva vivement et consulta le journal du jour.

— On annonce les *Huguenots* avec la Cruvelli.

— Vous aimez l'Opéra, je crois?

— Oui, ma mère.

Madame Dargis agita le cordon d'une sonnette.

Un vieux domestique entra presque aussitôt.

— Tenez, Bastien, dit-elle en prenant un billet de cent francs dans une boîte de laque, allez me louer à l'Opéra la loge 19 des premières de face, si elle n'est pas retenue déjà.

Le valet s'inclina et présenta à sa maîtresse une carte de visite sur un plateau d'argent.

— M. Jean de Braunes, lut madame Dargis à mi-voix ; je ne connais pas ce monsieur. Que me veut-il?

— Madame, c'est un ami de ce jeune peintre qui doit faire le portrait de mademoiselle Pauline.

— Revel !.... Ah ! fort bien..... faites entrer.

— Alors je ferai attendre dans l'antichambre M. Moëser qui est arrivé en même temps, continua Bastien d'une voix plus basse.

Un sourire de satisfaction éclaira le visage de madame Dargis.

— Non, fit-elle ; priez-le de passer dans ma chambre, j'irai le retrouver dans un instant.

— Faut-il nous retirer, ma mère ? dit Henriette en prenant le bras de sa sœur.

— Non, ce monsieur n'a sans doute pas de secrets à me confier.

Bastien souleva la portière du salon et introduisit M. de Brannes.

V

Moëser.

Nous savons de quelle mission s'était chargé Jean de Brannes ; or, pour ne pas faire dialoguer inutilement nos personnages, nous dirons tout simplement qu'en apprenant l'accident arrivé au jeune peintre, accident que de Brannes avait *arrangé* et *poétisé* de son mieux, madame Dargis lui dit de prévenir son ami qu'elle amènerait sa fille poser dans son atelier, puisqu'il ne pouvait venir chez elle.

Nous remarquerons en passant que madame Dargis n'employait ce mot : ma fille, que pour désigner Pauline,

n'appelant jamais son autre enfant que par son nom de baptême.

Après avoir exprimé à de Brannes la haute opinion qu'elle avait du talent et du caractère de son ami le pastelliste Jean Revel, Mathilde fixa la première séance pour le surlendemain, deux heures.

De Brannes remonta dans sa voiture, préoccupé et pensif.

Quant à madame Dargis, charmée des manières distinguées et de la conversation du jeune homme, elle lui fit incontinent une petite réclame devant mesdemoiselles Pauline et Henriette; après quoi elle entra dans sa chambre.

Un petit homme de quarante à quarante-cinq ans, maigre et blafard, aux cheveux blond filasse, aux yeux gris vert comme ceux des demoiselles d'eau, se tenait debout contre la cheminée, tournant entre ses doigts, d'une propreté douteuse, une magnifique coupe de jade.

— Bonjour, Moëser, dit madame Dargis en s'approchant.

— Votre respectueux serviteur, fit l'homme en s'inclinant profondément.

— Vous regardiez cette chinoiserie, c'est un cadeau de monsieur de Saint-Marcelin.

— C'est moi qui lui ai vendu cette coupe, dit Moëser en la déposant avec précaution sur une étagère.

— Alors je suis fixée, reprit en souriant madame Dargis, elle a dû lui coûter cher.

— Trois cents francs, fit le marchand, et je vous la reprends pour deux cent cinquante, si vous voulez vous en *défaire*.

— Est ce que vous vous croyez au Temple, maître Moëser? dit la veuve en toisant notre personnage avec une majestueuse impertinence.

Un petit sourire froid glissa sur les lèvres pincées du brocanteur.

— Voyons, asseyez-vous et écoutez-moi, continua la veuve en se laissant tomber sur un fauteuil.

Le juif prit un tabouret et s'assit lentement, après avoir posé son chapeau sur le tapis.

— J'ai besoin d'argent, Moëser, reprit madame Dargis, du même ton qu'elle eût dit : Les fonds sont prêts, faites toucher chez mon banquier.

— Pardon, madame, objecta le juif en baissant la voix, mais je vous ai remis quinze cents francs il y a un mois.

— Après? fit madame Dargis en polissant ses petits ongles roses sur la manche de sa robe.

— Après, répéta Moëser un peu embarrassé, c'est que je ne suis pas en fonds en ce moment.

— Vraiment, monsieur Moëser... la question d'Orient, n'est-ce pas? qui entrave toutes les affaires... l'escompte qui devient de plus en plus difficile? Croyez-moi, monsieur Moëser, n'entamez pas ce chapitre-là ; c'était bon il y a deux ans, quand vous me marchandiez pour un

billet de cinq cents francs. Je vous le répète, j'ai besoin d'argent, voulez-vous m'en vendre ?

— Entre vouloir et pouvoir... balbutia Moëser en soupirant.

— Il y a un monde, je sais cela.

— Enfin, quelles seraient vos conditions ?

— Ne les connaissez-vous donc pas ? reprit madame Dargis un peu étonnée de la question. Je m'engagerai à vous rendre la somme à la mort de M. Emmanuel Dargis, mon beau-frère.

— Permettez! Si M. Emmanuel Dargis venait à se remarier...

— A soixante ans, je serais curieuse de voir cela.

— Moi pas ! fit Moëser avec épouvante, j'y perdrais net cent mille francs.

— Moëser, vous êtes un manant, dit la veuve en égrenant toutes ses paroles ; si M. Emmanuel venait à me... à déshériter mes enfants, je trouverais dix moyens pour un de m'acquitter envers vous.

— Oh ! je n'en doute pas, madame, repartit vivement Moëser, mais les affaires doivent se baser sur des certitudes et non sur des éventualités... Laissez-moi m'expliquer : vous venez de dire vous-même que c'étaient vos enfants qui devaient hériter du marquis Emmanuel Dargis.

— Eh bien?

— Eh bien, que mesdemoiselles Pauline et Henriette

se marient sous le régime de la communauté, et la garantie que j'ai acceptée devient complétement illusoire. Les maris de ces dames peuvent parfaitement refuser de payer les dettes de leur belle-mère... cela se voit tous les jours.

— Jamais! s'écria madame Dargis avec force, jamais mes enfants ne renieront une dette aussi sacrée; c'est pour elles, c'est pour leur donner du pain et un gîte que j'en suis réduite à emprunter.

— Hé! hé! ricana Moëser, je connais des familles entières qui se nourrissent fort bien et se logent agréablement avec la moitié de la pension que vous possédez.

— Ah! fit sévèrement l'ex-limonadière, je ne reconnais à personne le droit de contrôler mes actions.

Assez de phrases comme cela; oui ou non, pouvez-vous me remettre ce que je vous ai demandé?

— Combien vous faudrait-il? demanda le juif avec hésitation.

— Deux mille francs.

— Deux mille francs! répéta Moëser en calculant sur ses doigts, et pour quand?

— Tout de suite.

Moëser reprit tranquillement son chapeau et en brossa les bords avec la manche de son paletot.

— Eh bien? fit Mathilde.

— Tenez, madame, dit Moëser avec une fausse bonhomie, je n'aime pas à refuser de rendre service à une

cliente : je vous remettrai demain l'argent, seulement...

— Seulement? répéta madame Dargis.

— Seulement, continua Moëser en se levant, nous ferons un nouvel acte... Nous sommes tous mortels, vous le savez, et on n'est pas un malhonnête homme pour prendre ses précautions.

— Expliquez-vous clairement.

— Mademoiselle Pauline est majeure, n'est-ce pas ?

— Depuis un mois.

— Eh bien, elle voudra bien ajouter sa signature à la vôtre ; de cette manière j'aurai entre les mains un engagement régulier qui pourra faciliter à l'avenir nos petites opérations.

— Soit, dit madame Dargis en faisant un effort sur elle-même, Pauline signera.

— Demain à quatre heures vous aurez l'argent.

— Pas avant? fit Mathilde en arrêtant le juif par le bras.

— Oh ! guère avant, il me faut le temps de trouver les fonds.

— C'est vraiment fort ennuyeux, reprit-elle, et je ne sais comment je ferai d'ici là : il me restait juste cent francs, et je viens de les remettre à Bastien pour aller me prendre une loge à l'Opéra.

Qu'est-ce que vous avez sur vous, Moëser?

Le juif fouilla dans la poche droite de son gilet et en tira trois louis.

— Trois louis, dit-il humblement, je me croyais plus riche; et il fit le geste de remettre l'argent dans sa poche.

Une teinte rosée colora subitement le front et les joues de la veuve.

— Je ne me gène pas avec vous, dit-elle en faisant un effort pour sourire; je prends vos soixante francs, Moëser, ils me seront peut-être fort utiles.

Les petits yeux gris du juif brillèrent d'un reflet irisé, et sa bouche décolorée grimaça de nouveau un sourire amer.

Il posa les trois pièces d'or sur une des tablettes de l'étagère, entre un Chinois émaillé et un caniche de verre soufflé.

C'était dire assez clairement que l'or pouvait être considéré, ce jour-là, comme une curiosité dans la maison ; l'intention n'échappa pas à Mathilde, qui se mordit les lèvres de dépit.

— Je ne vous connaissais pas ce Chasseriau, reprit Moëser en prenant son p nce-nez pour regarder une petite toile accrochée contre la porte de sortie.

Une bacchante endormie et peu vêtue... c'est prodigieux de ressemblance.

— De ressemblance? répéta Mathilde en cherchant à comprendre.

— Oui, dit Moëser, c'est ma nièce Ælia qui a posé.

— Sous ce costume.

— Sans ce costume, vous voulez dire. — Ah ! c'est

une belle fille, allez, que ma nièce, et il n'y a pas à Paris un plus beau modèle.

— Votre nièce pose dans les ateliers? continua Mathilde avec une grimace de dégoût.

— Elle posait du moins, mais M. Jean Revel lui a promis de la faire entrer au théâtre.

— Alors, bonne chance! je prendrai une loge quand elle débutera. A demain, Moëser.

— A demain, madame!

Et Moëser, après s'être respectueusement incliné, ouvrit la porte et disparut.

Il venait de conclure une affaire d'or.

Quant à Mathilde, elle ruinait sa *fille* avec une merveilleuse placidité de conscience et une aisance de formes peu commune.

VI

Portrait à la plume et au pastel.

Madame Patural et sa *demoiselle* s'étaient distinguées ce jour-là dans le nettoyage et le rangement de l'atelier de Jean Revel.

Les fauteuils avaient été essuyés et brossés, les carreaux lavés à l'esprit-de-vin, et les tapis battus dans la cour.

Les portières, relevées par les embrasses de soie, affectaient les plis les plus académiques, et de gros bouquets de dahlias jaillissaient des vases de Chine posés sur la table de chêne.

Jean Revel attendait madame Dargis et sa fille, et il voulait que ces dames eussent aussi bonne opinion de sa propreté que de son talent.

Un châssis tendu était posé sur le chevalet d'acajou, et la boîte de pastels s'ouvrait sur le tabouret placé à droite.

Ces préparatifs achevés, Revel endossa sa vareuse de flanelle la plus neuve et tailla ses crayons en attendant.

De Brannes lui avait dit que le portrait qu'il aurait à faire serait celui de la fille aînée de madame Dargis, mais il s'était abstenu de lui donner d'autres détails sur son modèle.

Revel ne savait donc pas si mademoiselle Pauline Dargis était petite ou grande, sévère ou gaie, et enfin si ses cheveux étaient bruns, blonds ou mordorés.

Deux heures sonnèrent enfin, et un coup de sonnette retentissant éclata dans l'antichambre.

Madame Patural annonça madame Dargis.

Revel commença par offrir des siéges; après quoi il s'excusa du dérangement qu'il causait à ces dames en les laissant venir chez lui.

En cinq minutes, toutes les questions relatives au portrait à faire étaient complétement résolues.

Revel avait demandé mille francs pour exécuter le portrait en pied et de grandeur naturelle de mademoiselle Pauline Dargis;

Prix que madame Dargis ne crut pas devoir marchander.

Revel posa sur son chevalet un châssis de plus grande dimension, pendant que mademoiselle Henriette aidait sa sœur à se débarrasser de son mantelet et de son chapeau.

Madame Dargis avait pris un album sur la table et s'était assise dans un fauteuil.

— Ah! dit-elle sans lever la tête, j'aimerais assez un fond de campagne, un parc, si c'est possible, avec une balustrade de pierre sur le premier plan : vous savez, des tons clairs et vaporeux.

Revel se mordit les lèvres pour dissimuler un sourire malicieux.

— Permettez, madame, dit-il doucement : si j'avais à exécuter le portrait de mademoiselle, et il désigna Henriette, qui a des cheveux blond cendré et des yeux bleus, je n'hésiterais pas à suivre votre conseil; mais je crains bien de ne pouvoir vous donner la même satisfaction pour le travail que je vais entreprendre.

— Eh bien, faites selon votre inspiration, reprit madame Dargis tout en continuant de tourner les feuillets de l'album.

Jean Revel approcha de Pauline une grande chaise de bois sculpté, sur le dossier de laquelle la jeune fille appuya son bras gauche. Il lui indiqua ensuite la pose sous laquelle il voulait la reproduire, et après avoir disposé autrement quelques plis et quelques rubans de la robe, il regagna son chevalet, prit bravement un porte-crayon chargé de fusain, et regarda mademoiselle Pauline avec les yeux du corps et ceux de l'âme.

Les yeux du corps lui montrèrent une belle jeune fille d'une angélique beauté ; ceux de l'âme, ou, pour mieux dire, son intuition artistique, lui fit deviner sous ce frais et doux visage une âme poétique et rêveuse, un cœur franc, généreux et aimant.

Au premier coup de crayon qu'il donna, il sentit comme une douce chaleur lui monter au cœur : un sourire de plaisir éclaira son visage.

Il sentait qu'il allait faire une œuvre remarquable avec un semblable modèle.

Or, pendant que notre ami Revel esquisse à grands traits l'ensemble de son portrait, nous ébaucherons le nôtre à la plume.

Pauline était grande et élancée; sa taille était souple, ronde et cambrée, ses épaules et ses bras d'un contour admirable.

Une splendide chevelure d'un noir bleu se séparait sur son front, ondoyant d'abord sur ses tempes pour s'enrouler derrière son cou en torsades soyeuses.

Ses yeux brun foncé, d'une expression calme et rêveuse, s'attachaient sur vous avec une fixité pleine de douceur et de poésie. De grands sourcils noirs dont l'arc se relevait vers les tempes, un nez légèrement aquilin, et de petites lèvres carminées, complétaient ce délicieux ensemble.

L'ovale de la figure, un peu mince par le bas, et la disposition des sourcils donnaient enfin à sa physionomie

une expression de finesse et d'esprit indescriptible.

Un petit zézayement, ou plutôt une prononciation légèrement anglaise, loin d'être un défaut chez elle, ajoutait une naïveté enfantine et un charme irrésistible à ses paroles, et rompait avec bonheur la sévérité de sa beauté.

En une heure, Revel eut esquissé entièrement son portrait.

Ce premier dessin était admirable de hardiesse et de mouvement.

— Reposez-vous, monsieur, dit Pauline en souriant, vous êtes plus fatigué que moi.

Revel remercia du regard la jolie enfant, et pendant qu'elle s'asseyait sur la chaise, il se laissa tomber sur le divan pour regarder de loin l'effet de son œuvre.

— Voyez donc, maman, comme c'est déjà avancé! fit Henriette en se penchant par-dessus l'épaule de sa mère.

— Oui, dit Mathilde en prenant son binocle, mais cela ne *ressemble* pas encore; en vérité, je ne comprends pas comment ces grosses barres noires disparaîtront sous le pastel.

— Je ne suis qu'une écolière en fait de peinture, reprit Pauline en regardant l'artiste, mais je pense que monsieur Revel a l'intention de prendre pour ce portrait la manière de Van Dyck ou de Rembrandt.

— Oui, mademoiselle, dit l'artiste un peu surpris de cette réflexion, et je crois qu'en montant le ton des vête-

ments, des accessoires et du fond, la tête ressortira mieux.

— C'est que ma fille s'occupe aussi de peinture, interrompit madame Dargis avec importance.

— Vraiment! — Alors, si j'ai besoin d'un conseil, je saurai à qui m'adresser.

— Hélas! je suis déjà assez embarrassée pour moi-même quand je veux faire une pauvre petite aquarelle d'après nature.

— Ah! c'est l'aquarelle que vous faites, mademoiselle?

— L'aquarelle et la gouache, reprit Pauline en souriant, c'est-à-dire les deux genres qui souffrent le plus la médiocrité... Ce n'est pas un art pour moi, c'est un passe-temps quand nous allons à la campagne, et un prétexte pour barbouiller des albums en voyage.

— Je suis certain que vous mettez trop de modestie dans vos paroles, mademoiselle.

— Certainement, dit Henriette en s'approchant, ma sœur fait de très-jolies choses; seulement, elle n'est jamais satisfaite de son travail.

— Alors je ne doute pas qu'il n'y ait dans les cartons de mademoiselle Pauline de très-bonnes études.

J'ai, par expérience, une excellente opinion des artistes qui doutent d'eux-mêmes et qui font bon marché de leurs œuvres.

— Eh bien, fit Pauline, je vous apporterai quelques croquis, et nous verrons si vous persisterez dans cette

opinion. — J'y gagnerai toujours de bons conseils et une critique éclairée.

— Oh! je vous promets d'être sincère, dit gaiement Revel; je serais trop embarrassé pour trouver des compliments qui ne seraient pas mérités.

Maintenant je suis tout à votre disposition, mademoiselle, continua-t-il en se rapprochant du chevalet.

Pauline se leva et reprit la pose.

— La tête un peu plus tournée vers moi, dit le peintre en commençant à indiquer les ombres avec la terre de Sienne.

Madame Dargis ferma l'album pour prendre un journal, pendant que mademoiselle Henriette s'asseyait devant le piano.

— Le piano ne vous gênera pas? dit-elle en se retournant.

— Au contraire, mademoiselle, dit vivement le jeune homme; j'adore la musique, et c'est une joie pour moi quand mes amis veulent bien se mettre au piano. Le travail que je fais en les écoutant est toujours heureux.

— Vous êtes musicien, monsieur Revel? demanda madame Dargis.

— Hélas! non, madame, fit Jean, j'accompagne tout au plus une romance, et encore faut-il qu'elle soit d'une facilité élémentaire.

— Ma fille a un véritable talent, continua madame Dargis.

— Mais oui, dit Revel en écoutant le quadrille que mademoiselle Henriette avait attaqué avec une sûreté et une vigueur remarquables.

— C'est de Pauline que je parle, interrompit madame Dargis.

— Un nuage de tristesse glissa comme une ombre sur le visage de Pauline.

— Ma sœur est au moins aussi forte que moi, dit-elle avec élan, et d'ailleurs je suis son aînée de deux ans, et par conséquent j'ai eu plus de temps à donner à cette étude.

Revel comprit de suite que mademoiselle Pauline était l'enfant de prédilection de la famille et ce que cette préférence avait de douloureux pour la pauvre Henriette.

Madame Dargis eut toutefois l'esprit de ne pas contredire sa fille.

Henriette acheva son morceau; mais pour une oreille même peu exercée, il était aisé de juger que l'exécution du finale laissait beaucoup à désirer.

Pauline regarda sa sœur avec une expression si douce et si triste lorsqu'elle regagna sa place, que le jeune homme en fut profondément ému.

— Allons, se dit-il, elle est aussi bonne qu'elle est jolie.

— Vous recevez beaucoup d'artistes? reprit Mathilde en se renversant sur son fauteuil.

— Moi, dit Revel tout en continuant son travail, je ne vois guère que M. de Brannes.

— Le jeune homme que vous m'avez envoyé ?

— Oui, madame.

— Il est fort bien ce M. de Brannes, continua madame Dargis. Que fait-il?

— Mais il vit de ses rentes, madame.

— Ah! il est riche !

— Riche, non; il a de quoi vivre honorablement.

— Et c'est votre meilleur ami? demanda Pauline en arrêtant sur le peintre un regard profond.

— Oui, mademoiselle, reprit Revel avec conviction, c'est mon meilleur ami, car il a pour moi la même estime et le même dévouement que j'ai pour lui. M. de Brannes est d'un caractère sérieux et concentré ; mais j'ai pu apprécier souvent les qualités solides de son cœur et de son esprit.

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, monsieur, dit Mathilde en s'animant peu à peu, je n'ai vu M. de Brannes qu'une demi-heure à peine, et cela m'a suffi pour le juger tel que vous venez de nous le dépeindre. Ces caractères froids et réservés... me plaisent infiniment. C'est toujours un signe de distinction et de race.

— Alors je dois avoir bien mauvais goût, dit étourdiment Henriette ; mais je n'aimerais pas un mari qui n'étant ni avocat, ni médecin, ni notaire, enfin ce que l'on est convenu de nommer un homme sérieux, aurait toujours la mine d'un procureur impérial qui a condamné sa demi-douzaine de forçats dans la matinée.

Mathilde haussa les épaules de pitié et regarda Henriette avec colère.

Mais d'un regard suppliant, Pauline avait arrêté sur ses lèvres une leçon cruelle devant un étranger.

La séance étant terminée, Pauline remit son mantelet et son chapeau, et la mère et les filles prirent congé du peintre, non sans lui avoir promis de revenir le lendemain à la même heure. Au moment où Jean Revel fermait la porte du carré, il entendit madame Dargis qui disait d'une voix brève et impérieuse à mademoiselle Henriette :

— Vous apporterez demain votre tapisserie ; de cette manière, vous aurez une raison pour vous taire.

Jean rentra dans son atelier, s'assit sur le fauteuil qui avait servi à Pauline, et, les yeux fixés sur son ébauche, il se mit à réfléchir profondément.

Il ne connaissait guère le monde que par sa clientèle, et ses études physiologiques et psychologiques étaient fort peu avancées : cependant, avec son bon sens et sa droiture d'esprit, il comprenait qu'il y avait une anomalie pénible entre l'éducation première et la conduite présente de ces jeunes filles.

Le ton dégagé, les manières cavalières, et jusqu'à la toilette prétentieuse de cette mère de famille, tout cela lui inspirait enfin de tristes réflexions.

Jean de Brannes était sorti préoccupé et sérieux de chez madame Dargis.

Jean Revel était triste et inquiet après le départ de sa nouvelle cliente.

Or, nous connaissons assez bien le caractère de ces deux personnages pour comprendre que cette préoccupation et cette tristesse avaient un mobile différent.

Au fond de l'âme, de Brannes se réjouissait du hasard heureux qui lui avait ouvert une maison agréable, et il calculait froidement les chances d'une conquête digne de lui.

Le cœur généreux de Jean Revel se serrait à la pensée que cette jeune fille si belle et si pure était exposée à se perdre par l'orgueil, la vanité et la légèreté de sa mère.

Qui avait donc inspiré cette secrète espérance à l'un, et cette crainte à l'autre ?

Jean de Brannes avait entrevu mademoiselle Pauline Dargis, et cela lui avait suffi pour la trouver remarquablement jolie.

Jean Revel venait de passer deux heures à la regarder, et il avait compris tout ce qu'il y avait de séduction et de [illegible] dans cette adorable créature.

VII

Orages du cœur.

Nous donnerions à nos lecteurs le bulletin détaillé des dix séances que Jean Revel accorda successivement à madame Dargis pour le portrait de sa fille, que notre action ne marcherait pas plus rapidement pour cela.

Comme dans la chanson des Oies, cette *scie* importée de la villa Médicis, la seconde ressembla à la première, la troisième à la seconde, et ainsi de suite. Constatons seulement que les bâillements et les soupirs d'ennui de Mathilde Dargis devenaient chaque jour plus larges et plus profonds, et que M. de Brannes, qui était venu dès

le second jour en s'excusant de déranger son ami, et en demandant toutes sortes de pardons pour son indiscrétion, assistait régulièrement à toutes les séances.

Du moment où ses clientes acceptaient franchement la présence d'un tiers, Revel, qui ne travaillait jamais mieux qu'au milieu du bruit et de l'animation, était enchanté de trouver une distraction de plus.

Or, pendant qu'il égrenait sous ses doigts le crayon et le pastel, de Brannes faisait à Mathilde de petits compliments dans le style du marquis de Boufflers ; après quoi il se mettait au piano, et causait, tout en jouant, avec mademoiselle Pauline et Jean.

C'était d'ordinaire le moment que choisissait Mathilde pour s'endormir derrière son journal.

Quant à cette pauvre Henriette, depuis le jour où sa mère l'avait si vertement grondée, elle brodait silencieusement des manchettes et un col pour sa sœur.

La charmante enfant, toujours empressée à mettre en relief les qualités et les talents de son aînée, avait apporté le carton qui renfermait les aquarelles de Pauline, et Revel avait examiné avec une joie véritable ces petits paysages, qui, sans être d'une exécution remarquable, dénotaient un sentiment profond de l'art et une surprenante facilité.

Pas n'est besoin de dire que de Brannes trouva moyen de surenchérir sur les éloges sincères que le peintre adressa à la jeune fille.

Comme on le voit, l'atelier de Jean Revel ressemblait assez au tableau du Décameron de Winterhalter.

De sympathique qu'il était d'abord à madame Dargis, de Brannes devint bientôt pour elle un garçon charmant, plein de cœur et d'esprit, bref, un peu moins qu'un ami, mais beaucoup plus qu'une connaissance.

Avec son étude du monde et son expérience, de Brannes avait parfaitement compris que pour arriver au but qu'il s'était proposé, il fallait gagner d'abord la confiance et l'amitié de madame Dargis, pour s'ouvrir peu à peu la porte de son salon.

Toujours modeste et respectueux dans sa conversation, de Brannes mettait un soin tout particulier à dissimuler devant son ami le sentiment qui le guidait, car l'austère profession de foi du peintre lui avait donné à réfléchir sur l'issue d'une confidence amoureuse.

De son côté, Jean Revel refoulait au plus profond de son cœur cet amour naissant qui le jetait dans un trouble inconnu et lui donnait par moments une tristesse contre laquelle sa joyeuse philosophie n'essayait même pas de lutter.

Revel avait pour Pauline cet amour profond, respectueux et timide, qui n'a d'autre espérance que le mariage ; cet amour que l'on n'ose presque jamais avouer soi-même, parce que le monde a appris à ne le considérer que comme une affaire, et que les affaires délicates se traitent beaucoup mieux par des tiers.

Riche et d'un nom plus illustre, Jean Revel eût prié son ami de Brannes d'aller demander pour lui la main de mademoiselle Pauline ; mais dans sa position présente, et avec le goût de dépense et de luxe que madame Dargis avait dû donner à sa fille, c'était s'exposer à un refus pénible.

Dans sa loyauté, le pauvre garçon se débattait au milieu d'une question insoluble, bien résolu qu'il était à n'user que des moyens les plus honorables.

La galanterie de son ami, ses visites à l'atelier lui avaient bien donné un peu à réfléchir; mais connaissant de longue date le caractère du vicomte et l'importance qu'il attachait à former des relations dans le monde, il n'avait plus vu dans cet empressement que le désir bien innocent de s'ouvrir une maison agréable pour la saison d'hiver.

Maintenant, comme nous voulons en finir une bonne fois avec ces comparaisons et ces rapprochements qui reviennent sans cesse entre nos deux personnages, nous nous abstiendrons à l'avenir de ces parallèles fatigants.

Cependant, cet état de choses ne tarda pas à se modifier — se perfectionner serait peut-être plus exact. Des bâillements et des soupirs, madame Dargis en était passée aux récriminations et aux réflexions malsonnantes.

« M. Revel n'avait demandé que quinze séances.

« M. Revel n'avait plus besoin de son modèle pour achever les étoffes et les accessoires.

« On ne connaissait rien de plus ennuyeux que d'assister aux séances d'un portrait ; » et bien d'autres choses encore. Ce fut en vain que de Brannes chercha à lui faire prendre patience.

Mathilde Dargis connaissait trop bien le prix du temps pour accepter une semblable situation. Son existence reposait en partie sur des opérations de la même nature que celle que nous lui avons vu traiter avec le juif Moëser, ou sur le trafic des actions qu'elle avait l'habileté de se faire donner par ses amis.

La perte d'une journée répondait donc pour elle à une perte d'argent... D'ailleurs, Mathilde faisait encore un autre calcul : le nombre de ses amis utiles et de ses connaissances serviables était incalculable, et ce n'était qu'en apportant une extrême exactitude dans sa correspondance du matin et ses visites de l'après-midi, qu'elle cultivait ses relations et qu'elle maintenait son crédit dans les ministères, auprès des directeurs et administrateurs des grandes compagnies industrielles.

Partout enfin où il y avait quelque chose à espérer ou à gagner.

Du reste, madame Dargis ne se contentait pas seulement de mettre ses amis à contribution, elle écrivait fort bien à M. Pereyre, qu'elle ne connaissait pas même de vue :

« Cher monsieur,

« J'espère que vous voudrez bien me comprendre pour cent actions, lors de l'émission de, etc., etc. »

Or, comme Mathilde ne se souciait pas de compromettre plus longtemps son avenir pour un portrait, elle trouva un moyen ingénieux de concilier ses intérêts avec l'achèvement de l'image de son enfant.

Ce moyen, parfaitement accepté dans les mœurs anglaises, consistait tout simplement à laisser mesdemoiselles Pauline et Henriette sous la sauvegarde de Jean Revel.

Dans toute autre circonstance, Revel eût été flatté de cette marque de confiance; mais la présence de M. de Brannes, qui pouvait être une garantie pour Mathilde, devint pour lui un sujet d'inquiétude.

Il avait charge d'âme, comme l'on dit en langage mystique, et comprenait quelle responsabilité pesait sur lui.

S'en expliquer avec de Brannes et le prier de suspendre ses visites, c'était éveiller en lui des idées qu'il n'avait sans doute pas. D'ailleurs, madame Dargis ne lui avait pas donné mission pour en agir ainsi.

Observer et attendre étaient les deux seuls partis raisonnables.

Revel observa et attendit.

De cette observation et de cette attente, il sortit deux découvertes :

De Brannes aimait mademoiselle Pauline Dargis, et mademoiselle Pauline se troublait visiblement à la vue du vicomte.

De plus, Revel surprit au passage une demi-douzaine de petits sourires affectueux et autant de regards éthérés.

— C'est bien, se dit-il; je n'ai pas le droit de me mêler de leurs amours, mais je ne serai plus responsable de l'avenir.

L'homme disparaissant alors pour faire place à l'artiste, Revel, immobile et muet, se remit au travail avec une sorte d'acharnement.

En une seule séance le portrait fut presque entièrement terminé.

Madame Dargis elle-même s'extasia de la rapidité avec laquelle le peintre avait exécuté la dernière partie de son œuvre.

— Allons, dit-elle en souriant, encore deux ou trois séances, et l'encadreur pourra venir prendre ce portrait.

— Je vous avoue, madame, que je n'aurai plus besoin d'avoir recours à l'obligeance de mademoiselle, dit Jean avec calme : il ne me reste plus que les ajustements de la robe et le fond à terminer; si vous voulez bien me faire remettre la robe et le bracelet avec lesquels mademoiselle a posé, j'achèverai seul mon travail qui sera demain à votre disposition.

Un nuage de tristesse passa sur le visage de Pauline, et lorsqu'elle s'approcha de la glace pour remettre son

chapeau, ses yeux s'arrêtèrent sur de Brannes avec une douloureuse expression.

— Merci, monsieur Revel, merci, murmura une douce voix à l'oreille du peintre.

Revel retourna vivement la tête.

Henriette était debout derrière lui et le regardait en souriant.

— Merci de quoi, mademoiselle? murmura Jean.

— Allez, moi aussi j'ai compris, dit-elle en désignant M. de Brannes.

VIII

En partance pour le Brabant.

— Ah ! te voilà enfin, s'écria Revel en voyant entrer Ælia dans l'atelier.

— J'ai reçu votre lettre juste au moment où je m'habillais pour venir vous voir.

Revel ouvrit des yeux énormes et tourna plusieurs fois autour du modèle avant de répondre.

Ælia était rayonnante de toilette et de beauté.

— Ah çà ! fit-il enfin, tu as donc été aux placers, que te voilà dans une tenue d'avant-scène un jour de pre-

mière représentation ! Combien de rangs de volants, madame?

— Trois, monsieur, dit Ælia en faisant la révérence.

— Et de la valenciennes à cinquante francs le mètre, continua Revel en inventoriant toujours.

— A soixante francs, réclama Ælia en jetant son mantelet sur le dossier du fauteuil.

— Diantre! tu te mets bien, maintenant.

— N'est-ce pas?

— Est-ce avec tes appointements d'actrice que tu as fait de semblables réparations?

— En grande partie.

— Conte-moi vite l'aventure.

— Qu'est-ce que c'est que des mots comme ceux-là ? dit Ælia en toisant le peintre avec une suprême impertinence.

— Ælia, tu es splendide, fit Revel avec admiration.

— Pourquoi suis-je splendide?

— Je te dis mon opinion, je ne la discute pas.

— Soit; mais vous feriez mieux de me dire ce que vous désirez de moi.

— Très-volontiers, je voulais te prier de me poser les ajustements de ce portrait...

Et Revel tourna le châssis qui se trouvait sur son chevalet.

— Une jolie fille, dit Ælia en lorguant le portrait de Pauline.

— N'est-ce pas? reprit le jeune homme avec un sourire de satisfaction.

— Oui, et vous avez fait là un beau portrait.

— Je l'espère, dit Revel en regardant son œuvre avec complaisance.

— Aussi je serais désolée, après ce que je vous dois, de vous refuser le petit service que vous me demandez.

— Comment cela ?

— Je ne pose plus, vous le savez bien.

— Je ne t'en aurai que plus d'obligation, dit-il en prenant dans son bahut la robe et le bracelet de Pauline.

Ælia passa dans la chambre de Jean pour changer de toilette ; et avant qu'il eût eu le temps de lui donner ses instructions, elle s'était posée dans le mouvement du portrait.

— Maintenant, dit Jean en se mettant au travail, causons un peu de toi. Qu'est-ce que tu as fait avec Gabriac?

— J'ai fait, qu'après m'avoir entendue chanter, M. Gabriac m'a dit que si je voulais partir pour Bruxelles, il avait un engagement pour moi.

— Bah ! il t'a appris à jouer la comédie en une seule leçon. C'est un habile homme.

— Non ; mais comme avant de poser dans les ateliers, j'ai joué pendant dix-huit mois aux Batignolles et à Montmartre, il n'a eu qu'à me faire répéter quelques scènes au hasard pour me juger.

— Tu as été actrice? dit le peintre au comble de l'étonnement; tu ne m'avais jamais parlé de cela.

— Oh ! dit Ælia avec un sourire amer, c'est que cela

me rappelait un souvenir assez triste... mais à présent que c'est passé, je puis vous raconter cette vieille histoire-là.

— Je l'écouterai avec intérêt, je te le jure.

— Eh bien, dit-elle, après avoir travaillé longtemps seule, je débutai un beau soir à la banlieue, où j'obtins un succès véritable. Un an plus tard, j'étais l'enfant chéri des habitués du théâtre de Batignolles, et j'allais signer un engagement pour le Vaudeville, lorsque...

— Lorsque? répéta Revel en voyant l'hésitation d'Ælia.

— Lorsque je tombai amoureuse, comme une bête, d'un jeune homme qui venait assez souvent dans l'avant-scène du rez-de-chaussée.

— Un lion batignollais ?

— Non, le fils d'un vieux colonel retraité.

— Eh bien, c'était une assez bonne affaire pour l'héritier de ce vieil Ajax.

— Non, dit Ælia, car dans ma naïveté je voulais avoir le bénéfice de ma sagesse et de ma fortune à venir.

— Ce qui veut dire? demanda Jean...

— Ce qui veut dire, reprit Ælia, que je refusai d'être la maîtresse de ce jeune homme, parce que je croyais qu'il m'aimait assez pour m'épouser.

— Diable ! c'était grave.

— Quand on aime on devient si absurde! Je pensais

bonnement que ma réputation méritée, je vous le jure, de vertu et d'honnêteté, que la dot que je pouvais apporter avec mon travail, me feraient l'égale de la première bourgeoise venue, et qu'enfin l'amour serait plus puissant que le préjugé. Hélas ! la désillusion ne tarda pas à arriver. Le colonel qui avait appris, je ne sais comment, l'intrigue de son fils, m'attendit un beau matin à la sortie de la répétition.

— Pour te jouer la scène du père dans la *Dame aux Camélias ?*

— Pour me dire que j'étais une impudente drôlesse, que je voulais abuser de l'amour que son fils avait pour moi, en lui faisant commettre une lâcheté... devant me trouver très-honorée qu'il voulût bien passer un caprice avec moi ; bref, il termina par me menacer de me faire fourrer à Saint-Lazare si je continuais à *débaucher* son fils.

— C'était un vil crétin! exclama le peintre.

— Non, dit la juive avec calme, c'était un brave homme, esclave avant tout du préjugé, et ayant le bon esprit de ne pas mettre en balance l'amour désintéressé et sincère avec les exigences du monde. On ne refait pas la société, voyez-vous, monsieur Revel, et ce n'est pas à moi de déclarer que ce qui est fait est mal fait : il faut laisser les grands seigneurs s'allier aux jeunes héritières du faubourg Saint-Germain, les bourgeois épouser les filles des épiciers en gros, et

les artistes rester garçons quand ils ont le sens commun.

— Tu as raison, ma bonne fille, dit Revel avec chagrin, et dans cent ans les choses se passeront encore de même. Le plus sage est d'en prendre son parti et d'en rire franchement.

— Oui, dit Ælia, on fait comme les poltrons qui chantent pour lutter contre la peur ; les lèvres rient, mais le cœur pleure. Bref, pour vous finir mon histoire, de chagrin, j'ai quitté le théâtre pour me faire modèle d'atelier.

— Une singulière idée que tu as eue là!

— Oui, dit Ælia, c'était le suicide moral... cela m'a fait un drôle d'effet le premier jour où j'ai posé... moi, qui n'aurais pas souffert que l'on me baisât la main huit jours auparavant. Mais c'est égal, le moyen était bon, car, un mois après, je ne croyais plus à rien, et j'étais complétement guérie de mes idées de mariage.

Revel passa ses deux mains sur ses yeux comme pour écarter une pensée douloureuse.

— Enfin, dit-il après un silence, tu as bien fait de reprendre ta carrière.

— Grâce à vous, monsieur Revel; aussi, vous n'aurez pas affaire à une ingrate.

— Alors, c'est à Bruxelles que tu vas ? dit Jean après un silence.

— Oui, au théâtre Saint-Hubert; je suis engagée pour la saison, aux appointements de deux cent cinquante francs par mois, et mon oncle Moëser m'a prêté deux

mille francs pour monter ma garde-robe de costumes.

— Emmènes-tu ton amant?

— Non, fit Ælia en riant, je l'abandonne à son déplorable sort : Moëser a exigé cette rupture en me faisant l'avance des deux mille francs.

— Pourquoi cela ? demanda Revel.

— Parce que ce n'est pas sur mes appointements que je pourrai le rembourser, et que la jalousie de ce pauvre Paul eût été un obstacle à *mon avenir*...

— Très-bien, dit Revel ; ainsi, tu tiens à rendre l'argent que tu dois à Moëser, et tu ne regrettes pas ton amant ?

— Non, dit Ælia avec conviction.

— Quand pars-tu ?

— Dans huit jours.

— Alors nous voyagerons ensemble.

— Vrai ?

— Très-vrai.

— Vous avez donc des commandes là-bas ?

— Pas l'ombre d'une.

— Alors, c'est un voyage d'agrément ?

— Cela dépendra de toi.

— Comment cela ? dit Ælia en jetant sur le jeune homme un regard velouté et souriant.

— Oui, dit gaiement Revel ; la solitude m'épouvante à l'étranger, et je t'avoue que je ne serais pas fâché de trouver une demoiselle de compagnie pour me promener

le matin à l'Allée Verte — manger des huîtres d'Ostende et des éperlans d'Anvers, et remplacer le soir la lecture des journaux du cru par une conversation vive et enjouée. Et tiens!... je ferais volontiers une avance de deux mille francs à la demoiselle de compagnie en question, si elle se nommait mademoiselle Ælia et si elle avait un billet à ordre chez le père Moëser.

— Et dans le cas où mademoiselle Ælia accepterait les offres de M. Jean Revel, ce dernier n'ajouterait-il pas un dernier article à son programme?

— On le verrait là-bas.

— Ma foi, je signe le traité sans condition, dit Ælia en tendant la main à Jean Revel.

— Allons donc, et tu fais bien!

— C'est pour le coup que mademoiselle Olivia va m'arracher les yeux.

— Olivia...

— Oui, votre Espagnole.

— Il y a beau temps, ma foi, que nous ne sommes plus ensemble.

— Allons, n'en dites pas de mal, vous serez peut-être enchanté de la reprendre un jour. Dites donc?

— Quoi?

— Est-ce que vous ne trouvez pas qu'elle ressemblait un peu à cette jeune fille?

— Quelle jeune fille?

— Eh bien, celle dont vous faites le portrait.

— Mademoiselle Pauline Dargis ! exclama Revel avec feu ; quelle folie... Est-ce qu'Olivia a jamais eu ce regard doux et rêveur, cette petite bouche vermeille, et ces longs cheveux aux reflets nacrés ?... Est-ce que l'on peut comparer ses mains courtes et replètes avec ces belles mains blanches, aux doigts roses et effilés ?... Elle ressemble à ce portrait comme mademoiselle Lemercier ressemble à Ophelia.

Ælia releva sur le peintre un regard brillant et acéré ; et comme Revel se penchait sur son chevalet pour cacher son embarras, elle murmura doucement :

— Pauvre garçon ! lui aussi il aime et il souffre !

Cinq heures sonnèrent à la pendule de l'atelier.

— Au diable ! s'écria Revel en frappant du pied, j'ai encore pour deux heures de travail.

— Eh bien, fit Ælia, qui vous empêche de continuer ? rien ne me presse de m'en aller, et si vous ne faites rien le soir, travaillez jusqu'à sept heures.

— Alors tu partageras mon dîner ?

— Bien volontiers ; ça fait que je commencerai ce soir mes fonctions de demoiselle de compagnie.

— Fais vite la carte, dit Revel en lui donnant un crayon et une feuille de papier ; la mère Patural ira la porter chez Bignon, qui se chargera du reste. Soigne le menu, c'est le moins qu'après quatre heures de pose tu reprennes des forces.

Ælia écrivit rapidement quelques lignes et plia le papier.

— Je parie cent sous que tu as demandé des écrevisses ou du homard ?

— Non, mon cher monsieur... vous avez perdu ; à moins que le garçon ne lise homard pour pomard.

Revel ouvrit la porte de l'atelier, et se penchant au-dessus de la cage de l'escalier, il souffla dans un petit cornet de chasse.

C'était un signal convenu d'avance avec la portière, qui monta presque aussitôt prendre ses ordres.

A sept heures moins un quart, le portrait de mademoiselle Pauline Dargis était entièrement achevé.

C'était tout simplement le chef-d'œuvre de Jean Revel, un admirable portrait aussi fini que les pastels de Latour, aussi vigoureux que les crayons de Maréchal.

IX

Le vin de Saint-Georges.

Madame Patural rentra enfin dans l'atelier pour signaler le diner qu'apportait un des garçons du café de Foy et offrir ses services.

— Merci, madame Patural, dit vivement la jolie fille, nous mettrons notre couvert nous-mêmes.

— Oui, reprit à son tour notre ami Jean en aidant Ælia à débarrasser la table, nous aurons l'air de jouer au petit ménage.

— Monsieur n'y est pour personne ? demanda la portière avec un petit sourire béat.

— Dis donc, Ælia?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Madame Patural qui me demande si elle doit clore ma porte ce soir.

— Eh bien, dit la juive sans relever la tête, cela ne me regarde pas, moi.

— Consignez! madame Patural, consignez! exclama Jean en se laissant tomber sur une chaise et en commençant à servir.

Ælia était assise sur le divan en face du jeune homme.

— Ah! mon Dieu! dit-elle en se reculant vivement.

— Qu'est-ce qui te prend?

— Il y a quelqu'un sous la table.

— Bah! fit Revel en se penchant pour regarder. Tiens, dit-il, c'est un chien.

— Chassez-le vite.

— C'est un chien, reprit Revel, tout en caressant la tête fauve d'un petit épagneul de chasse qui frétillait autour de sa chaise.

— Il sera entré à la suite du garçon.

— Il a une drôle de physionomie de chien, ne trouves-tu pas?

— Je trouve qu'il est roux comme un écureuil, fit Ælia avec une petite moue dédaigneuse.

— C'est qu'il est gai comme pinson, cet imbécile-là, continua Revel en regardant le chien tourner après sa queue.

— Si vous l'invitiez à dîner, il accepterait peut-être.

— C'est une idée, je l'invite : il n'a pas de collier; ma foi, si on ne me le réclame pas, je lui offrirai l'hospitalité sous mon toit.

— Eh bien, et si on l'affiche?

— Ah! si on l'affiche, c'est autre chose.

— Ah!

— Cela fera cinquante francs d'impression perdus... plus l'épagneul et la rédaction. — Qui est-ce qui lit les affiches à présent? c'était bon sous la république, gardons nos armes. — Couchez; allons, couchez là, Almanzor, et attendez une pâture abondante et variée.

Le chien s'étendit sur le tapis en poussant un petit grognement de satisfaction.

— A propos, reprit Jean, si nous dînions. — Verse-moi à boire.

Ælia prit une des fioles et remplit le verre du peintre.

— Fameux vin! dit-il après avoir bu; de la topaze fondue, comme l'on dit dans les romans.

— Oui, c'est du saint-georges, dit Ælia en se versant également.

— Par Saint-Georges, c'était un vin trop généreux; il s'est dépouillé, exclama Jean en regardant au travers de la bouteille.

— Je vous sers, n'est-ce pas? dit-elle en découpant un perdreau sur son assiette.

— Oui, je découpe comme un collégien.

Les deux convives mangèrent silencieusement pendant quelques minutes; et lorsque la juive reprit une seconde bouteille pour servir son hôte, les yeux du peintre se fixèrent sur les siens avec une singulière expression de rêverie et de tristesse résignée.

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres de la juive.

— Buvez, dit-elle en lui versant un plein verre de pomard.

Revel vida de nouveau son verre.

— Tiens, dit-il, tu as changé de vin... voilà qui vous grise admirablement.

— Tant mieux, dit Ælia, toujours sans lever les yeux.

— Pourquoi tant mieux?

— Parce que vous oublierez vos chagrins.

— Mes chagrins, reprit le jeune homme en regardant la juive avec étonnement; mais je n'ai pas de chagrin.

— Alors je me serai trompée, continua-t-elle avec insouciance.

— Comment cela?

— Oui, n'est pas mauvais comédien qui veut, mon pauvre Jean. Vous êtes bien gai, n'est-ce pas? et les gens qui vous entendraient sans vous connaître, diraient à coup sûr : Voilà un joyeux garçon qui n'a guère de soucis et qui ne prend la vie que par son côté le plus riant.

— Et ces gens-là auraient raison, dit Revel avec force.

— Alors buvez, mon ami ! fit Ælia avec bonté; buvez, si vous avez le vin gai, car les larmes coulent sous ce masque de gaieté et d'insouciance qui couvre votre visage.

Buvez ! si vous avez honte de m'avouer, ayant votre raison, le secret que j'ai deviné.

Revel baissa la tête sans répondre; mais bientôt une résolution subite traversa sa pensée... il remplit et vida trois fois son verre.

— Voyons, parle, que sais-tu ? dit-il brusquement.

Ælia se leva, et après avoir repoussé la table, elle prit doucement les deux mains de Jean Revel et l'attira près d'elle sur le divan.

— Vous aimez mademoiselle Pauline Dargis, lui dit-elle en arrêtant sur lui un regard profond.

— Moi ! répliqua Revel en cherchant à lutter contre l'ivresse qui l'envahissait, comment l'aimerais-je, puisque je veux partir avec toi, puisque...

— Je dois être votre maîtresse? interrompit Ælia.

— Oui, répéta Revel après une seconde d'hésitation.

— Je me suis bien fait modèle d'atelier pour oublier, vous pouvez bien devenir mon amant pour le même motif. Allez, je suis bonne fille, Jean, et j'accepte, non par intérêt ou dans l'espoir de me faire aimer de vous un jour, mais parce que je sais que votre cœur est aussi bon que votre âme est loyale et généreuse.

Vous ne m'aimerez pas, car, je vous l'ai dit, je ne

crois plus à rien, je n'aime rien ; mais je suis belle, et les plaisirs des sens avec lesquels vous vous griserez plus sûrement qu'avec ce vin, vous laisseront au réveil ce mépris de vous-même qui fera que, vous trouvant indigne d'un amour chaste et pur, vous reviendrez guéri de cette fièvre qui a brisé d'abord votre volonté et qui briserait un jour votre talent.

La nuit était venue peu à peu pendant cette conversation ; mais bientôt la lune en montant vers le zénith laissa filtrer au travers de la fenêtre une lueur nacrée qui éclaira bientôt une partie de l'atelier.

Lorsque Jean releva la tête pour répondre à Ælia, il resta immobilisé par la surprise.

La juive était accoudée sur le dossier du fauteuil qui avait servi d'accessoire pour le portrait de Pauline ; sa belle tête brune, éclairée par les rayons argentés, se détachait dans l'ombre comme une apparition surnaturelle.

Le costume, la coiffure, la pose, tout enfin complétait l'illusion.

On eût dit le reflet vivant de Pauline Dargis.

— Oh ! reste ! reste ainsi ! s'écria Jean avec passion en tendant les bras vers elle.

Ælia demeura immobile et silencieuse comme une blanche statue d'albâtre.

— Chère âme adorée, murmura Jean fasciné par le mirage amoureux qu'il avait sous les yeux, je t'aime ! je t'aime !

Cette espérance qu'un autre eût conservée au fond de son cœur comme un trésor, je l'ai brisée sous mes pieds, parce que j'ai eu peur que cet amour qui ne pouvait être pur et sacré ne devînt coupable un jour. Adieu ! image adorée, adieu pour jamais.

Mais comme si un aimant magique l'eût attiré malgré lui vers la gracieuse apparition qui le regardait en souriant, il fit quelques pas en chancelant, et enlaçant la juive de ses deux bras, il cacha son visage sur son sein, aspirant avec délire le parfum virginal de la robe de Pauline, baisant mille fois son bracelet qui étincelait au bras de la courtisane.

Un tressaillement nerveux courut par tout le corps de la juive, elle se cambra en arrière pour essayer de se dégager des bras du jeune homme... mais bientôt sa respiration devint haletante et saccadée ; son joli bras blanc s'enroula autour du cou de Jean Revel, et ses lèvres frémissantes cherchèrent ses lèvres dans l'ombre.

— —

II

Le vin de Saint-Georges (Suite).

Revel n'eut qu'à faire viser à la légation de Belgique le passe-port qui nous a servi déjà à crayonner son portrait pour être complétement en règle.

Cependant M. de Brannes n'avait pas mis le pied dans l'atelier depuis deux jours, et quoique très-peu susceptible de sa nature, Jean Revel se consultait pour savoir s'il ne prendrait pas congé de lui par un simple mot jeté à la poste le soir même de son départ.

Le vicomte arriva enfin le troisième jour, comme le peintre achevait sa malle.

— Vous partez? dit-il d'une voix dolente; moi qui comptais vous emmener pour deux mois à la campagne!

— Merci, dit Revel en souriant; il y a longtemps que j'ai le désir de voir la Belgique et la Hollande, et comme c'est autant un voyage d'étude qu'une partie de plaisir, je ne veux pas remettre cette excursion à l'année prochaine... Si le cœur vous en dit, de Brannes, accompagnez-moi.

— J'irai peut-être vous rejoindre.

— Ah! fit le peintre, j'oubliais que vous aviez des affaires à Paris.

— Oh! elles n'ont pas l'importance que vous leur prêtez, reprit le vicomte sans comprendre le sens que Revel attachait à ses paroles.

— N'importe, fit Jean en allumant un cigare, si vous vous ennuyez ici, prenez le chemin de fer du Nord, je vous déclare que vous trouverez là-bas un plus joyeux compagnon qu'à Paris.

Vous le savez, de Brannes, il y a des gens qui voyagent parce qu'ils ont le foie malade ou une névralgie de la mâchoire; moi, ma santé, c'est ma gaieté, c'est mon insouciance. Or, je suis gai comme un mirliton le lendemain d'une fête à Saint-Cloud et insouciant comme un débiteur cerné par un quadrille de gardes du commerce.
— Il faut donc que je fasse quelque chose pour cette folle raisonnable qui me console quand j'ai du chagrin et me montre l'avenir au travers d'un transparent couleur rose

de Chine. — Les grelots se rouillaient, voyez-vous, j'en fais poser d'autres là-bas. — Du train dont allaient les choses, je tournais tout bêtement à l'association des *Enfants d'Apollon;* je vous épargne la honte d'avoir pour ami un membre de la société des *Fils de la gaudriole.*

— Quand partez-vous?

— Après-demain soir.

— Alors, fit de Brannes, vous accepterez l'invitation que je suis chargé de vous faire de la part de madame Dargis?

— Madame Dargis vous a chargé de m'inviter? reprit Jean en regardant de Brannes avec un étonnement naïf ; et à quoi m'invite-t-elle, je vous prie?

De Brannes parut visiblement embarrassé pour trouver les termes de sa réponse.

— Mais, dit-il après une seconde d'hésitation, j'ai rencontré hier madame Dargis...

— Chez elle? interrompit Revel.

— Non, aux Tuileries, où je passais par hasard... et comme dans la conversation je lui ai dit que je comptais vous voir aujourd'hui, elle m'a prié de vous inviter à venir passer la soirée chez elle jeudi prochain.

— Et comme les amis de nos amis... vous connaissez le reste,... elle vous a invité aussi, et elle a bien fait.

— Vous acceptez, n'est-ce pas?

— Je refuse.

— Ce n'est pas sérieusement que vous parlez, vous ne

pouvez faire une semblable impolitesse à une femme qui n'a eu que de bons procédés à votre égard.

— Je refuse, répéta Jean d'une voix ferme et résolue ; je ne vais jamais dans le monde, vous le savez bien, et comme je n'ai aucun motif de modifier cette détermination en faveur de madame Dargis, je prendrai la peine de lui écrire pour la remercier.

Quant aux bons procédés dont vous parliez, je ne pense pas être son débiteur sur ce chapitre-là ; en ne lui prenant que mille francs pour le portrait de sa fille, j'ai pris juste la moitié de la somme que je demande d'ordinaire.

— Après tout, mon cher ami, vous êtes assez grand garçon pour en agir à votre guise... acceptez ou refusez, vous êtes parfaitement libre.

— Voyons, mon ami, pardonnez-moi ma brusquerie, reprit Jean en tendant la main au vicomte, je ne sais vraiment ce que j'ai depuis quelques jours pour être aussi irritable... c'est Olivia qui m'aura jeté un sort en partant.

— Oh ! je ne vous en veux pas ! répondit de Brannes en reprenant son chapeau, et la preuve, c'est que j'irai vous serrer une dernière fois la main au chemin de fer.

C'est une bonne pensée que vous avez là.

La fille de madame Patural entra dans l'atelier comme de Brannes allait en sortir.

Elle apportait à Revel ses journaux et ses lettres.

— A propos, dit le vicomte en se retournant sur le seuil de la porte, j'ai vu un joli chien dans votre antichambre ; il est à vous?

— Oui, reprit Jean, un épagneul de chasse qui est tombé de la lune dans mon atelier ; le pauvre animal mourait de faim quand il est arrivé ici... depuis, madame Patural a eu beau s'informer dans le quartier, personne ne le réclame. — Ici, Almanzor, ici! cria Revel en entr'ouvrant la porte de l'antichambre.

— Est-ce que vous chasserez là-bas? demanda de Brannes, tout en caressant le chien qui gambadait autour de ses jambes.

— Non.

— Alors laissez-moi votre chien, je l'emmènerai à la campagne avec moi.

— Très-volontiers, dit Jean ; vous me rendrez service et à lui aussi, n'est-ce pas, Almanzor ?

— Je le ferai prendre demain par mon domestique.

— Rentrez-vous maintenant?

— Oui.

— Eh bien ! sifflez-le, il vous suivra comme un caniche. C'est un drôle de chien, allez, il fait des tours de force comme un clown, et, entre nous, je le soupçonne fortement de jouer le domino avec une grande supériorité.

— Au revoir, Revel, à vendredi.

— Allons, Almanzor, suivez votre maître, fit Revel en désignant le vicomte au chien qui semblait vouloir

lire dans sa pensée et dans ses yeux. — Allons, décidez-vous, Pitre !

L'épagneul se dressa sur ses pattes de derrière, et après avoir léché les mains de l'artiste, il partit comme une flèche pour rejoindre le vicomte qui le sifflait dans l'escalier.

Revel jeta les journaux sur la table, et ouvrit une première lettre.

C'était un billet anonyme, d'une écriture presque illisible.

— Ah ! fit Revel avec dégoût, on m'engage à me défier de M. de Brannes qui voulait me souffler mademoiselle Olivia. — La *personne* qui s'intéresse à moi m'en donnera la preuve, si je réponds poste restante à madame M*** de G***. — C'est ignoble et bête !

Et Revel déchira le billet avant de l'avoir achevé.

La seconde enveloppe qu'il décacheta renfermait les lignes suivantes :

« M. de Brannes a dû vous inviter de la part de ma mère à une petite soirée pour jeudi ; venez, et je vous dirai encore une fois merci !

» Henriette Dargis. »

Revel relut plusieurs fois ce billet avec une attention singulière.

— J'irai, dit-il résolûment, j'irai.

XI

Cendrillon.

Laissons notre ami Jean Revel s'abandonner aux suppositions les plus contradictoires, et voyons ce qui se passait, le même jour, chez madame Dargis.

Forcée de partir le matin pour Saint-Germain, où elle allait régler un reste de compte chez un de ses nombreux notaires, madame Dargis avait laissé ses deux filles à Paris, en les prévenant que son absence se prolongerait sans doute jusqu'au soir.

Pauline et Henriette étaient donc depuis le matin les gardiennes de la maison.

La porte rigoureusement consignée à tout le monde, les deux sœurs s'étaient retirées dans la chambre qu'elles habitaient en commun.

Cette chambre, meublée avec une extrême simplicité, n'offrait d'autre particularité remarquable, que presque tous les meubles étaient en double.

Mademoiselle Pauline avait sa toilette, son étagère et ses deux fauteuils; mademoiselle Henriette possédait en propre deux fauteuils, une toilette et une étagère.

Une alcôve renfermait deux lits de fer.

Le piano appartenait pendant un temps déterminé à celle qui voulait travailler.

Comme dans la pièce d'*Un Monsieur et une Dame*, la partie de gauche était à Henriette, celle de droite à Pauline; or, s'il n'y avait aucune différence dans l'élégance et le confortable de leur mobilier, il y en avait une notable dans le rangement et la propreté des différents objets.

Les fauteuils de mademoiselle Pauline étaient tachés de bougie ou éraillés, sa toilette était encombrée de potiches dépareillées et de flacons d'essences, une triple couche de poussière couvrait les émaux, les ivoires et les verroteries de son étagère. Enfin, des albums de chant et des modèles d'aquarelle encombraient les chaises et le tapis.

Dans le domaine d'Henriette, tout était brillant, propre, et rangé avec un soin extraordinaire.

Un observateur n'eût certes pas manqué de tirer de

cette dissemblance des conclusions d'une haute portée philosophique; mais si les remarques s'étaient étendues du mobilier à la tenue des deux sœurs, il serait tombé à coup sûr dans un grand embarras.

Henriette était aussi simple dans sa toilette et aussi peu soignée que sa sœur était élégante et minutieuse.

Pour ne pas nous étendre davantage sur ce point, nous dirons tout simplement que la préférence marquée que Mathilde avait toujours eue pour Pauline, était l'unique cause de cette différence de caractère.

Habituée dès son enfance à ne faire que ce qui lui semblait agréable et facile, et ignorant les rouages les plus simples du ménage, elle se reposait entièrement sur sa cadette pour tout ce qui avait rapport aux soins intérieurs et aux exigences de la maison.

Ayant toujours trouvé la vie facile et agréable, elle croyait de bonne foi que lorsqu'une femme a donné ses ordres le matin à sa femme de chambre, à son cuisinier et à son cocher, elle a rempli tous ses devoirs de maîtresse.

La question d'argent devait également se réduire à écrire à son notaire lorsqu'il ne restait plus que deux ou trois cents francs dans la caisse.

Henriette avait profité de cette journée de solitude pour ranger sa chambre et changer quelques dispositions intérieures, travail qui devint bientôt pour elle un plaisir véritable.

L'idée de garder forcément la maison et de ne recevoir personne semblait avoir abattu toute l'énergie de Pauline. Elle commençait un dessin pour l'abandonner aussitôt; elle ouvrait et refermait son piano dix fois en une heure, sans pouvoir parvenir à vaincre l'ennui et le désœuvrement qui s'étaient emparés d'elle.

A bout de ressources, elle venait de s'asseoir devant la fenêtre dont elle avait relevé les rideaux, lorsque Henriette, qui avait usé vainement de tous les moyens possibles pour la distraire, crut devoir lui faire l'observation que du moment où Bastien avait reçu l'ordre de dire que tout le monde était à la campagne, elle s'exposait, en se montrant, à blesser des susceptibilités et des amitiés ombrageuses.

La réflexion était tellement juste, que Pauline ne crut pas devoir résister; elle tira les rideaux et prit un livre.

— Tu me fais vraiment de la peine, ma pauvre Pauline, dit Henriette en voyant le volume glisser bientôt de ses genoux sur le tapis, et je voudrais bien trouver un moyen de te distraire.

— Il ne faut pas m'en vouloir, ma chère Henriette! Tu sais, on a ses mauvais jours.

— Je sais ce que c'est, reprit Henriette en souriant, et ces mauvais jours-là dureraient des mois entiers si on ne luttait pas courageusement. — Tiens, fais comme moi, fais ton ménage, il en a grand besoin, cela t'occupera.

— Non, dit Pauline, je suis habillée; ah! tu es bien

heureuse de trouver un plaisir à respirer la poussière et à frotter de petites tasses de Chine pendant des heures entières.

— Heureuse est le mot, car le temps ne me semble jamais long : veux-tu que je te dise ce qui m'a donné cette force de volonté?

— Oui, demanda Pauline.

— Eh bien, c'est une réflexion que j'ai faite un jour que ma broderie, mon piano et mes livres me fatiguaient au lieu de me distraire. J'ai pensé à ces pauvres malades qui sont couchés dans les hôpitaux, et qui ont pour unique distraction le son d'une horloge et la vue de leurs compagnons de misère. Cette idée m'a tellement frappée, que depuis ce jour le mot ennui a été rayé de mon existence ; il m'arrive bien d'être triste parfois, mais ce n'est jamais que pour une raison sérieuse.

Ainsi donc, si tu es triste sans motif, surmonte bravement cette faiblesse de caractère ; si tu as quelque chagrin secret, dis-le-moi bien vite; je ne te dirai pas que je te le ferai oublier, mais tu trouveras toujours dans l'affection de ta sœur de la pitié ou de l'indulgence.

— Allons, tu es folle, dit Pauline en s'efforçant de sourire, et tu me fais là des recommandations bien inutiles ; je n'ai pas de chagrins, je n'ai pas de secrets.

— Tant mieux alors ! dit vivement Henriette en venant s'appuyer sur le dossier du fauteuil de sa sœur ; c'est que, vois-tu, Pauline, quand nous allons dans le monde,

je ne parle pas beaucoup, mais j'écoute ce que l'on dit autour de moi.

— Ah ! fit Pauline en laissant retomber sa jolie tête sur son épaule.

— Oui, continua Henriette tout en caressant de ses deux mains la chevelure parfumée de sa sœur, surtout lorsque l'on parle de toi et que j'entends dire que tu es élégante et belle, que tu seras un jour une adorable femme, enfin les choses les plus gracieuses.

— Et comme tu as un cœur excellent, cela te fait plaisir.

— Oui, certes ! continua Henriette, mais autant j'éprouve de joie à écouter ces éloges désintéressés, autant j'ai de chagrin lorsque dans un salon, ou ailleurs, je vois un étranger oublier le respect qu'il doit à ta jeunesse et te faire des compliments dangereux.

— Je sais ce que tu veux dire, interrompit brusquement Pauline ; quand je posais pour mon portrait, tu as entendu monsieur de Brannes ?

— Je croyais n'avoir nommé personne, reprit Henriette avec douceur.

— Mais, continua Pauline avec une certaine sécheresse, si tu t'occupais un peu moins de moi dans les salons ou ailleurs, tu pourrais observer que la galanterie respectueuse et amicale est une chose plus qu'ordinaire, et que M. de Brannes est avec moi comme il le serait avec la première demoiselle venue qu'il aurait connue dans le monde.

Henriette sourit légèrement.

— Décidément, dit-elle, il paraît que M. de Brannes est sur la sellette ; eh bien, tant mieux, cela me permettra de te dire ce que je pense de lui.

— Voyons, parle, que reproches-tu à ce pauvre jeune homme ?

— Ce que je lui reproche, dit Henriette avec assurance, c'est de parler bas quand il devrait parler haut ; ce que je trouve indigne d'un galant homme, c'est d'abuser de l'hospitalité, je ne te dirai pas qu'on lui a donnée, mais qu'il a prise, c'est, enfin, de profiter de l'absence d'une mère pour glisser sournoisement un billet dans le mouchoir d'une jeune fille qui devait être sacrée pour lui.

— C'est faux ! exclama Pauline en se levant.

— Je l'ai vu ! répéta Henriette immobile et calme.

— Alors tu as mal vu ! continua Pauline avec humeur.

— Je voudrais pouvoir douter.

— Ce que tu as pris pour un billet était tout simplement une lettre de mademoiselle Blanche, notre modiste, qui réclame un ancien compte soldé depuis longtemps ; je m'étais chargée de répondre et j'avais pris sa lettre sur moi ; elle était tombée dans l'atelier, et pour ne pas me déranger, M. de Brannes l'a placée dans mon mouchoir.

— Tu ne m'as jamais menti, n'est-ce pas, Pauline ?

— Non, dit-elle d'une voix mal assurée.

— Je serais donc indigne de ton amitié si je ne te

croyais pas : ce billet était bien la lettre de mademoiselle Blanche ?

— Oui, répéta Pauline.

— C'est bien. Maintenant, continua Henriette avec bonté, je vais te dire ce qui m'a fait te parler ainsi, ma bonne Pauline. Tu es en âge de songer à te marier, et ce désir si naturel peut te faire concevoir certaines espérances dont la réalisation rencontrera malheureusement de sérieux obstacles. Tu sais si malgré sa sécheresse, sa dureté même, j'aime notre mère et lui suis reconnaissante de tout ce qu'elle a fait pour nous.

— Oui, dit Pauline, et je souffre bien souvent de cette préférence injuste qu'elle a pour moi.

— Eh bien, malgré mon respect et mon amitié, c'est avec un véritable chagrin que je vois quelle funeste route elle suit depuis longtemps. Pour soutenir un train de maison au-dessus de notre position, elle compromet son avenir et le nôtre ; si bien qu'il arrivera un jour où ses ressources venant à lui manquer, il nous faudra trouver dans le travail un moyen de subvenir à son existence et à la nôtre.

Il y a deux jours, tu as signé un acte par lequel tu engages la part d'héritage qui doit te revenir de notre oncle Emmanuel ; dans deux ans, lorsque j'aurai atteint ma majorité, ce sera mon tour à m'engager aussi, et alors, lorsque ce juif, ce Moëser, n'aura plus de garanties pour l'avenir, il cessera d'être notre banquier.

Après avoir considéré le présent, vois dans l'avenir.

Notre mère, encore assez jeune et assez belle pour se remarier, est trop jalouse de son indépendance et de sa liberté pour y songer, et d'ailleurs elle ne possède que sa pension, qui cesserait le jour même où elle se remarierait. En supposant encore que ses intentions vinssent à se modifier, elle n'épouserait qu'un homme qui lui apporterait une fortune considérable. Or, connais-tu beaucoup d'exemples de gens riches qui épousent une veuve sans fortune, ayant de plus deux filles à marier et à doter?

Ces prétentions qu'elle aurait pour elle, elle les aura pour nous à plus forte raison.

— Hélas! ma pauvre Pauline, les mariages d'amour sont rares dans le temps où nous vivons, et la pauvre jeune fille qui n'apporte même pas en dot une espérance lointaine de fortune, ne doit plus compter que sur le rare désintéressement d'un orphelin ou l'amour égoïste d'un vieillard.

Tu me diras que nous pouvons nous marier plus simplement et choisir pour compagnon de notre existence un modeste employé, ou un artiste dont l'affection sincère et le courage seront une garantie de bonheur pour l'avenir. Mais alors voici ce qui arrivera... notre mère conservant toujours cette espérance irréfléchie de fortune, cette aveugle croyance dans le hasard, s'ngagera à aider le jeune ménage; les promesses ne lui coûteront pas

parce qu'elle sera de bonne foi en les faisant; mais le jour où son gendre rencontrera un premier embarras d'argent, le jour où par le fait de la naissance d'un enfant adoré les charges de sa maison seront trop lourdes pour sa position présente, il comprendra qu'il a été trompé indignement et qu'on a menti lâchement à un devoir sacré.

Alors cet homme, en perdant ce point d'appui si nécessaire à son avenir, perdra du même coup sa gaieté et sa confiance ; aux prises avec la nécessité, avec les besoins d'êtres qui lui sont chers, il luttera bravement, mais il rendra sa belle-mère responsable de ses fatigues, de ses veilles et de ses souffrances, et il s'en éloignera peu à peu jusqu'au jour où, après une explication brutale, il rompra avec elle des relations mensongères.

Voilà, ma bonne Pauline, ce qui pourrait arriver si nous ne mettions pas en commun notre intelligence et notre confiance, comme nous mettons notre cœur. Je t'ai montré le côté difficile et douloureux de notre existence, je t'ai fait toucher du doigt la réalité, parce que j'ai peur de cette exaltation qui couve au fond de ton âme et que je veux t'épargner de cruelles déceptions.

Nous pouvons nous marier un jour honorablement, je le crois sincèrement, parce que notre éducation, notre conduite et notre beauté peuvent être des raisons assez puissantes pour décider un homme de cœur ; mais, je te le répète, nous ferons exception à la règle commune.

Si je t'ai parlé de M. de Brannes en termes aussi durs

c'est que j'ai cru m'apercevoir que tu recevais avec plaisir les hommages de ce jeune homme, et que je pense, moi, que M. de Brannes n'est pas de ceux qui épousent une jeune fille sans fortune.

— Si je discutais cette opinion-là, tu croirais que j'ai un intérêt secret à en agir ainsi.

— Aussi, reprit vivement Henriette, je suis heureuse d'apprendre qu'il n'est rien de tout cela.

La femme de chambre de madame Dargis entra en ce moment dans la chambre des deux sœurs.

— Que voulez-vous, Fanny? demanda Pauline.

— Mademoiselle, il y a là un commis de chez Delisle qui apporte un mantelet pour madame votre mère; faut-il lui dire de revenir?

— Non, dit Henriette, qu'il laisse ce mantelet et qu'il vous remette sa facture acquittée; je vais le payer de suite.

La femme de chambre s'inclina et sortit.

Henriette s'approcha de sa table, et après avoir choisi dans un trousseau de clefs, elle ouvrit un petit coffret de bois de rose, exactement pareil à celui qui se trouvait sur la table de Pauline.

— Mais, dit Pauline en souriant, tes économies suffiront-elles pour cette avance?

— Oh! je suis riche! reprit Henriette en fouillant dans le coffret sans regarder, j'ai encore les deux cents francs que mon oncle Emmanuel m'a envoyés pour ma

fête. En glissant sous les gants et les dentelles renfermés dans la boite, les doigts d'Henriette rencontrèrent un papier ployé en quatre.

— Qu'est-ce que cela ? dit-elle à mi-voix en le déployant.

Un cri douloureux s'élança de ses lèvres, elle froissa la lettre entre ses mains.

— Qu'as-tu donc? exclama Pauline en la voyant pâlir et chanceler.

— Moi, rien... rien..., dit-elle en faisant un effort pour sourire.

Fanny rentra en ce moment avec la facture acquittée.

— J'ai réfléchi, dit Henriette, ma mère ne m'a pas laissé d'ordre, priez ce jeune homme de revenir demain. Dites-moi, Fanny, c'est vous qui avez mis en ordre cette chambre ce matin, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle.

— Alors, vous me direz comment il se fait que le coffret de ma sœur soit à la place du mien.

Une pâleur mortelle descendit sur le visage de Pauline.

— Mais, balbutia Fanny, c'est sans doute en époussetant, je me serai trompée en remettant les objets en place.

— C'est bien, laissez-nous.

Henriette attendit que la porte se fût refermée sur la femme de chambre ; s'approchant alors lentement de Pauline, et la regardant avec une douloureuse

compassion, elle laissa tomber la lettre sur ses genoux.

— Que doit-on penser, dit-elle avec calme, de la sœur qui ment à sa sœur, de la jeune fille qui conserve un billet où l'on ose lui parler d'amour et lui demander un rendez-vous?

— Henriette, ma bonne sœur! s'écria Pauline en cachant son visage entre ses mains.

Henriette reprit la lettre de M. de Brannes, car nos lecteurs ont deviné déjà que le vicomte était l'auteur de cette déclaration, et la déchira lentement.

Pauline en regarda les fragments tomber un à un sur le parquet, et de grosses larmes coulèrent silencieusement sur ses joues.

— Allons, dit résolûment Henriette, embrasse-moi, Pauline, je t'aime trop pour te voir souffrir ainsi ; d'ailleurs, les reproches seraient inutiles maintenant... tu aimes M. de Brannes?

— Oui, murmura faiblement Pauline.

— Et tu crois qu'il songerait à t'épouser!

— Quelle autre intention pourrait-il avoir? dit Pauline avec dignité.

— Je ne sais, mais, en tous cas, nous l'apprendrons bientôt.

— Comment cela?

— Je te le dirai demain soir, continua Pauline après avoir réfléchi.

XII

Soirée dansante.

A neuf heures précises, le coupé de Jean de Brannes s'arrêta devant le n° 19 de la rue de Castellane.

Les fenêtres de l'appartement de madame Dargis étaient entr'ouvertes; des flots de lumière filtraient au travers des rideaux de soie rouge, et l'on entendait par moments les vibrations harmoniques du piano.

— M. de Brannes! annonça Bastien en soulevant la portière du salon.

Mathilde Dargis, en robe de mousseline brodée, décol-

letée et bras nus, dansait au milieu d'un quadrille de jeunes filles en toilette de bal.

Animée par le plaisir et la chaleur, et sous cette toilette qui faisait valoir toute l'élégance de sa taille et la beauté de ses épaules et de ses bras, Mathilde Dargis était vraiment belle.

On eût dit une déesse au milieu de ses nymphes ; comparaison en style de l'empire, mais d'une incontestable vérité.

En apercevant de Braunes, elle battit des mains avec une joie enfantine.

— Vivat ! s'écria-t-elle, vous nous amenez des danseurs.

Le vicomte salua en souriant, et s'excusa de loin par une pantomime expressive.

Le quadrille fini, Mathilde traversa le salon et tendit familièrement la main au jeune homme.

— Soyez le bienvenu, mon cher monsieur de Braunes, dit-elle d'un ton dégagé.

— Mais, dit le vicomte, vous m'aviez invité à une soirée d'intimes, attention des plus flatteuses pour moi, et j'arrive en cravate noire et gilet de fantaisie, au milieu d'un bal véritable.

— Que voulez-vous, reprit étourdiment Mathilde, ces enfants-là n'ont rien voulu entendre, et malgré la chaleur, elles ont voulu sauter entre elles ; il faudra bien vous résigner à leur donner quelques polkas et quelques valses. — Votre ami Revel est venu avec vous ?

— Non, madame, et j'ignore même s'il viendra.

— Tenez, dit Mathilde, en prenant deux glaces sur un plateau, et en offrant une au vicomte. — Venez vous asseoir près de moi, j'ai deux mots à vous dire.

Mathilde passa son bras sous celui de de Brannes, et tous deux allèrent s'asseoir dans l'angle de la cheminée.

— Je comptais, dit Mathilde, aller passer l'été au château de mon beau frère, le marquis Emmanuel, qui habite la Belgique; mais la saison est si avancée que j'hésite à faire ce voyage.

— La Belgique est un pays plat, et par conséquent assez froid, dit de Brannes à tout hasard, ne comprenant pas encore où Mathilde en voulait venir.

— Justement. Cependant comme je ne veux pas condamner mes enfants à rester à Paris par cette chaleur, je veux leur faire une surprise agréable en louant quelque maisonnette aux environs de Paris.

— C'est une excellente idée, appuya de Brannes, qui comprit de suite quel parti il pouvait tirer de cette confidence.

— Vous m'avez dit, je crois, que vous aviez loué quelque chose à Aulnay.

— Oui, reprit de Brannes, une délicieuse petite maison, sur la route d'Aulnay à la Vallée-aux-Loups, c'est-à-dire dans le plus adorable pays du monde. Imaginez-vous la Touraine à dix minutes de Paris, des routes sablées et ratissées comme les allées d'un parc, des bois en

amphithéâtre, et avec cela, l'isolement le plus complet.

— Et vous êtes installé déjà dans votre propriété?

— Depuis hier seulement.

— Voulez-vous me rendre un véritable service, monsieur de Brannes?

— Oh! de tout cœur, madame! exclama le jeune homme avec feu.

— Eh bien, informez-vous dans les environs, et sachez s'il ne se trouve rien à louer de suite. J'irais jusqu'à huit cents francs, si c'était réellement bien.

— Je m'acquitterai d'autant mieux de votre commission, madame, qu'ayant consacré ma journée d'hier à battre le pays, j'ai remarqué plusieurs maisons à louer. Mais, cependant, je vous ferai remarquer que je ne pourrais prendre sur moi de faire un bail sans que vous ayez vu par vous-même.

— Oh! je compte bien faire cette promenade-là le jour où vous m'écrirez que je n'ai que l'embarras du choix.

— A quoi bon perdre un temps précieux, madame? Permettez-moi de vous proposer un moyen plus simple et plus sûr de devenir ma voisine de château.

— Voyons, dites.

De Brannes parut hésiter une seconde, tant la proposition était étrange et difficile à formuler.

— Ce moyen? répéta Mathilde.

— Serait de vouloir bien accepter, pour un jour, l'hos-

pitalité dans ma modeste villa. — Ma voiture vous attendra à la station de Fontenay-aux-Roses ; vous goûterez, tout en vous reposant, les fraises de mon jardin, et j'aurai l'honneur enfin de vous servir de cicérone dans l'excursion qu'il vous plaira de faire.

Mathilde regarda le vicomte avec un étonnement légèrement ironique.

— Ah ! dit-elle, l'invitation est assez cavalière, vous l'avouerez?

— C'est vrai, madame; mais avant de vous la faire je me suis demandé pourquoi la femme qui entrerait sans arrière-pensée chez un fermier boire du lait chaud et prendre des informations, n'accepterait pas un service analogue du monsieur en habit noir qu'elle reçoit chez elle et que par conséquent elle doit estimer.

— Permettez, reprit Mathilde, cela peut être parfaitement logique, mais ce n'est guère dans les usages du monde.

— Alors tant pis pour le monde, dit le vicomte avec calme.

— Vraiment!

— Oui, puisque l'amitié respectueuse et dévouée y est condamnée à être éternellement égoïste et froide pour avoir grand air.

— Voyons, ne vous fâchez pas, mon cher monsieur de Brannes, reprit Mathilde d'un ton enjoué ; j'ai usé mon existence à combattre les préjugés absurdes, pre-

nant un peu partout dans les mœurs et coutumes des nations civilisées, pour m'affranchir des usages et des exigences ridicules de notre société parisienne.

En vérité, j'aurais mauvaise grâce à ne pas accepter l'offre que vou me faites, moi qui suis le paradoxe incarné, la négation par excellence du bien ou du mal... Etes-vous libre demain ?

— Parfaitement libre.

— Eh bien, venez me prendre à une heure à la station de Fontenay, j'y serai avec ma fille.

— Merci, madame, dit le vicomte avec joie, merci pour tout le plaisir et l'honneur que vous me faites.

Pauline et Henriette traversèrent le salon en ce moment en se donnant bras.

Les deux sœurs étaient ravissantes de jeunesse et de grâce.

Leurs toilettes exactement pareilles ne consistaient qu'en une robe de taffetas rose à trois volants et en un large ruban de velours noir attaché autour du cou par une boucle en cailloux du Rhin.

— Mettez-vous au piano, Henriette, dit Mathilde en appelant sa fille.

Et, se retournant vers de Braunes, elle ajouta d'un ton presque confidentiel :

— Je ne sais vraiment ce que peut avoir Pauline, elle est triste et préoccupée depuis deux jours ; je compte sur vous pour être son cavalier, n'est-ce pas ?... Elle aime

le bal, et cette distraction dissipera ce petit nuage de tristesse qui, n'ayant aucune raison d'être, s'envolera comme il est venu.

De nouveaux invités apparaissant à la porte du salon, Mathilde quitta vivement le jeune homme pour aller les recevoir.

Henriette attaqua largement la ritournelle d'une mazurka de Schulhoff.

— Mademoiselle, dit humblement de Brannes en s'inclinant devant Pauline, voulez-vous bien me faire l'honneur de m'accorder cette mazurka ?

Pauline s'inclina légèrement et tendit la main à de Brannes, qui l'entraîna en tourbillonnant dans la ronde des danseurs.

— Regardez donc, commandant, quel beau garçon, dit une vieille dame en s'adressant à un petit homme à cheveux gris, à tournure militaire, et portant au cou le cordon de commandeur de la Légion d'honneur et sur la poitrine la plaque de Charles III.

— Où donc cela ?

— Là, contre la porte d'entrée. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à votre fils Edmond?

— C'est frappant, ma parole d'honneur. Quel bel officier de hussards cela ferait ! continua le commandant. Parbleu ! il faut que je sache son nom.

Et côtoyant les banquettes et les fauteuils du salon, le commandant s'approcha d'Henriette, qui n'avait pas quitté le piano.

— Vous désirez quelque chose, commandant ? dit-elle en le voyant s'asseoir près d'elle.

— Oui, ma belle demoiselle, je voudrais savoir le nom de ce joli garçon qui est appuyé contre la porte, à droite de la porte ?

— C'est le peintre qui a fait le portrait de ma sœur... c'est M. Jean Revel, dit Henriette, dont le visage s'éclaira subitement d'un rayon joyeux.

— Eh bien, grommela le commandant dans sa moustache, avec ce physique-là et ce talent-là, voilà un gaillard qui n'aura que l'embarras du choix quand il voudra se marier.

Jean Revel était réellement beau ce soir-là.

Sa chevelure blonde et soyeuse s'arrondissait sur ses tempes en larges boucles.

Ses yeux doux et bons brillaient d'un éclat inaccoutumé.

Ses moustaches relevées à la hongroise dégageaient entièrement sa bouche vermeille, aux angles de laquelle se dessinait un sourire légèrement ironique.

Sa pâleur faisait un contraste étrange avec l'insouciance et la gaieté qui se peignaient dans tous ses traits.

Un pantalon noir demi-collant, un habit noir à larges manches, boutonné sur la poitrine, et un ruban de soie moirée comme cravate, formaient l'ensemble de sa toilette.

Un seul détail donnait à sa tenue un cachet un peu artistique.

Revel portait des boutons de manchette en diamant et des gants gris-perle.

La mazurka achevée, Revel, qui avait salué déjà madame Dargis, tenta de se rapprocher d'Henriette.

De Brannes lui serra la main au milieu de la foule, tout en reconduisant Pauline à sa place.

En voyant l'artiste s'approcher et sourire à Henriette, la vieille dame qui s'était extasiée sur sa ressemblance avec M. Edmond, crut qu'il venait inviter la jeune fille.

— Cédez-moi votre place, mon enfant, dit-elle en déposant ses gants sur le piano, je suis encore assez bonne musicienne pour déchiffrer un quadrille ou une polka.

Henriette ne crut pas devoir se faire longtemps prier.

Elle remercia affectueusement la vieille dame, prit le bras de Revel et se dirigea vers un petit salon occupé par des joueurs de whist.

— Écoutez-moi bien, monsieur Jean, dit Henriette en l'emmenant dans l'embrasure d'une croisée, car notre conversation doit être malheureusement très-courte. Ma conduite doit vous paraître inexplicable, en dehors de toutes les règles du monde ; mais vous êtes un bon et loyal jeune homme, et je n'aurai pas besoin de faire de longues phrases pour me justifier. J'aime ma sœur par-dessus toute chose au monde, et pour conjurer le danger qui la menace, pour lui épargner un chagrin, je ne suis plus une sœur, mais une seconde mère.

Je vous ai remercié du fond de mon cœur le jour où vous avez cessé les séances de son portrait.

J'ai osé vous écrire, depuis, de venir.

Vous allez juger si j'ai eu tort ou raison d'en agir ainsi, si je suis coupable d'imprudence ou si je suis digne de toute votre estime.

— Oh ! mademoiselle, interrompit Jean d'un ton de doux reproche.

Henriette continua d'une voix ferme et grave :

— M. de Brannes, votre ami, aime ma sœur, ou du moins les apparences doivent le faire supposer.

— J'avais deviné ce secret, reprit le peintre, et c'était pour mettre votre responsabilité et la mienne hors de cause, que j'ai cessé si brusquement mes séances.

— J'avais donc deviné votre pensée ?

— Oui, dit Revel avec conviction.

— Maintenant, reprit-elle, M. de Brannes est reçu ici comme un ami ; ma mère, qui ignore complétement ce qui se passe, semble même l'attirer dans la maison.

Or, de deux choses l'une : ou les intentions de ce jeune homme sont bonnes, ou elles sont mauvaises.

— Mais, dit Revel avec hésitation, mademoiselle Pauline l'aime donc ?

— S'il en était autrement, aurai-je besoin de vous faire cet aveu ? reprit Henriette en baissant les yeux.

Revel appuya son mouchoir sur ses lèvres pour étouffer un sanglot.

— Mais, dit-il enfin, que puis-je faire, moi ?

— M. de Brannes est votre meilleur ami, nous avez-vous dit ?

— Oui, de Brannes est mon ami, répéta Jean, absorbé dans une concentration d'esprit étrange.

— Eh bien, un ami n'a pas de secrets pour son ami ; sachez quels sont les projets de M. de Brannes.

— Moi ! exclama Revel avec un sentiment de répulsion qu'il ne put maîtriser.

— Ces choses-là se font tous les jours, reprit Henriette avec une dignité affectueuse, et les mariages se traitent le plus souvent de cette manière.

Quand vous aurez dit à M. de Brannes, comme je vous y autorise, comme je vous en prie, que ma sœur partage l'amour qu'il a pour elle, mais qu'elle ne peut lui apporter une dot, il réfléchira ; s'il l'aime réellement, il demandera sa main à ma mère.

Si la question d'intérêt est plus puissante à ses yeux, il cessera à l'avenir des visites pénibles et indignes d'un galant homme.

— Mais ne peut-il me dire qu'un frère seul a le droit de demander de semblables comptes ?

— S'il vous répondait cela, dit Henriette avec force, cet homme ne serait pas votre ami, et vous pourriez lui demander compte alors de l'hospitalité qu'il outrageait en glissant une lettre dans le mouchoir d'une jeune fille confiée à vos soins.

— Je n'hésite plus, mademoiselle, dit Revel avec élan, ce soir même je parlerai à M. de Brannes, et si vous ne me revoyez pas demain, c'est que, n'ayant qu'une déception à vous annoncer, je serai parti le cœur brisé.

— Ah ! vous voilà, monsieur Revel, dit en ce moment madame Dargis en s'approchant, que vient donc de me dire votre ami ? Vous partez demain pour la Belgique !

— M. de Brannes vous a dit la vérité, madame.

— Alors je vais vous remettre de suite le prix du portrait de ma fille.

— Vous voudrez bien m'excuser, madame, dit Revel en souriant, mais je procède comme les médecins et les avoués, je n'envoie mes notes que tous les ans.

Jean échangea un regard affectueux avec Henriette, et suivit Mathilde, qui voulait, disait-elle, le présenter à une dame de ses amies, admiratrice effrénée de son talent.

Je vois d'ici l'étonnement de mes belles lectrices, qui, depuis quatre chapitres au moins, attendent la grande scène d'amour entre mademoiselle Pauline Dargis et Jean de Brannes, et ne comprennent pas comment, en opposition à la conversation calme et posée de Jean Revel et d'Henriette, l'auteur n'a pas eu l'heureuse inspiration de conduire ses deux amoureux dans un salon écarté et de les faire deviser d'amour tout en effeuillant des marguerites et en se serrant le bout des doigts.

Que M. Jean Revel soit muet, passe encore, il a de

bonnes raisons pour agir ainsi ; mais que le vicomte de Brannes, ce séducteur de profession, ne trouve rien à dire à celle qu'il aime, voilà qui passe la plaisanterie.

Et j'entends bourdonner à mon oreille ce proverbe : *beaucoup de bruit pour rien.*

Mais aussi pourquoi nous faire attendre ces feuillets tant désirés?

Je vais vous le dire, mes charmantes dames, car remarquez bien que j'exclus les demoiselles de notre causerie intime ; je vais vous le dire, à la condition expresse que mon cours de psychologie comparée trouvera indulgence complète pour sa franchise un peu crue.

Vous connaissez toutes, n'est-ce pas, un charmant acteur du nom de Laferrière?

Eh bien, ce *jeune premier* (le mot est absurde, mais il est consacré) est tout simplement le comédien qui rend le plus complétement et avec le plus de vérité la scène d'amour la plus chaude (autre mot consacré et tout aussi laid).

Or, donnez à Laferrière une scène d'amour écrite par Auguste Maquet ou Dumas fils, et placez vos deux amoureux dans l'angle d'un salon où se trouvent dix personnes, cinq personnes, ou seulement un seul monsieur... et la scène est tuée.

Pourquoi? C'est que vous savez bien que la *forte amoureuse* (encore un bien joli mot que je vous recommande), eût-elle la meilleure envie du monde de se

rendre, le monsieur qui est là, le troisième, l'éteignoir, rougirait comme une pivoine au premier baiser sur les ongles, et pousserait des cris de paon si les choses allaient aussi loin que dans le conte du Poirier.

Donc ce qui est impossible au théâtre manque encore plus d'effet dans le monde.

L'amant qui joue l'essoufflement dramatique, l'égarement et la souffrance ailleurs que dans le tête-à-tête est un homme perdu.

Il sait qu'avec tout le bon vouloir possible on ne peut rien pour lui ; n'étant pas redoutable, il devient ridicule.

C'est le bretteur qui provoque le bourgeois poltron.

Il le savait bien, ce cher de Branaes, aussi s'est-il gardé de faire cette école.

Ne pouvant être loup dévorant, il a rentré ses griffes et ses crocs, et s'est fait mouton sans perdre son temps pour cela.

Mais chacun de ses regards était une longue phrase d'amour.

Ce baiser qu'il déposait en souriant sur les gants tombés par hasard de la poche de la pauvrette !

Ce tressaillement nerveux si vrai lorsqu'une petite main blanche pressait tendrement la sienne !

Cette lettre, enfin ! chef-d'œuvre de patience, mélange perfide d'amour éthéré et fraternel et de folle passion !

Allez, tout cela était admirablement calculé et faisait honneur à l'expérience du vicomte.

Et maintenant que je crois vous avoir donné une explication assez satisfaisante de la conduite de mon personnage et de la mienne propre, je suis tout à vos ordres, s'il vous agrée de poursuivre.

Après un quart d'heure de conversation avec l'amie de madame Dargis, Revel rejoignit de Brannes.

— J'ai à vous parler, de Brannes, lui dit-il en l'arrêtant au passage; nous partirons ensemble, n'est-ce pas?

— Cela dépendra du temps que vous comptez rester, mon cher ami.

— Oh! je suis entièrement à votre disposition, dit Jean avec insouciance.

— J'allais partir.

— Partons, dit Jean.

Les deux jeunes gens prirent congé de madame Dargis et quittèrent le salon.

Au moment où ils traversèrent l'antichambre pour reprendre leur pardessus au vestiaire, Pauline ouvrit une porte latérale et appella Bastien, auquel elle sembla donner un ordre.

— Bon voyage, monsieur Jean, dit-elle au peintre, revenez-nous bientôt...

Et saluant ensuite le vicomte, elle murmura des lèvres seulement ces deux mots :

— A demain.

— Ma voiture vous remettra chez vous, dit le vicomte en offrant son porte-cigares à Jean.

— Comment! votre voiture?

— L'américaine de Langeais. Ce que c'est que l'habitude! dit-il avec un sourire forcé.

— Il fait un temps magnifique, nous causerons mieux tout en marchant.

— Soit. Vous pouvez rentrer, Georges! cria-t-il au cocher. Maintenant, mon cher Revel, je suis tout à vous.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent dans la direction du boulevard des Italiens.

Comme ils traversaient la rue, une mendiante portant un enfant dans ses bras se détacha d'une porte cochère.

La lune donnait en pleine lumière sur ses traits amaigris, mais fins et réguliers.

— Messieurs, dit-elle d'une voix douloureuse et sourde, ayez pitié de mon pauvre enfant qui meurt de faim et de froid.

— Et pourquoi diable faites-vous des enfants, ma chère! exclama de Brannes en fouillant dans la poche de son gilet.

La mendiante baissa tristement la tête et tendit la main.

— Ma foi, tant pis pour vous, ma brave femme, je n'ai que de l'or sur moi, continua-t-il en lui tournant le dos.

La main de la mendiante retomba inerte le long de son corps, et un gémissement étouffé s'exhala de sa poitrine.

Revel chercha son porte-monnaie, mais il se souvint aussitôt de l'avoir oublié sur sa cheminée.

— Prêtez-moi un louis, de Brannes, dit-il vivement.

— Allons donc, vous êtes fou ; mais ces gens-là font métier de demander l'aumône, et les enfants dont ils se servent pour émouvoir votre compassion sont des enfants loués ou volés.

— Oh ! s'écria Revel en voyant la malheureuse chanceler.

Mais une pensée généreuse éclairant subitement son esprit, il détacha un des doubles boutons de diamant de ses manchettes.

— Tenez, dit-il, il y a là pour quatre cents francs de linge et de pain ; mais comme on ne manquerait pas de vous accuser d'avoir volé ce bijou, prenez cette carte, c'est moi qui vous le rachèterai demain.

— Diable, vous êtes princier dans vos aumônes, fit de Brannes quand ils furent éloignés.

— Vous avez bien fait de me refuser ce que je vous demandais, de Brannes.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous avez humilié cette pauvre diablesse pour plus de quatre cents francs, mon cher.

. . . .

Nous ne consacrerons pas un chapitre spécial à la conversation des deux jeunes gens.

Jean Revel s'acquitta de sa mission en conscience, mais inutilement, et sans obtenir une réponse favorable aux projets de mademoiselle Henriette.

Trop habile pour repousser brutalement les ouvertures qui lui étaient faites par son ami, de Brannes joua d'abord l'étonnement, et quand le peintre en vint à lui reprocher en termes un peu énergiques la légèreté de sa conduite, il accepta sans réclamer cette mercuriale.

Le vicomte reconnaissait bien que sa galanterie avait été un peu trop loin; mais, après tout, mademoiselle Pauline n'était nullement compromise, et il ne se croyait pas tenu de racheter une faute aussi légère par le sacrifice de son avenir.

Mademoiselle Pauline Dargis oublierait bientôt une idée de pensionnaire émancipée, et s'il ne fallait, pour lui rendre le repos, que discontinuer ses relations avec madame Dargis, il s'engageait volontiers à ne plus revenir dans la maison.

Les cœurs les plus nobles ont leurs faiblesses; Revel éprouva une joie secrète en voyant de Brannes renoncer franchement à l'amour de mademoiselle Pauline.

Nous devons toutefois reconnaître qu'il plaida généreusement sa cause avant de se ranger de l'avis du vicomte.

Mais la résolution de ce dernier était parfaitement arrêtée; le sans dot de l'*Avare* avait produit un effet magique.

Les deux Jean se séparèrent donc les meilleurs amis du monde.

De Brannes s'était excusé d'avance de ne pas aller le

lendemain faire ses adieux à l'artiste, empêché qu'il était par un rendez-vous d'affaires.

Or, chacun de nos deux personnages emportait au fond du cœur une espérance ou une consolation.

De Brannes pouvait compter sur l'amour de Pauline.

Jean Revel partait pour la Belgique avec cette assurance égoïste que s'il ne devait jamais être l'heureux époux de mademoiselle Pauline Dargis, son ami de Brannes ne serait pas mieux partagé que lui.

Le lendemain, à dix heures du matin, de Brannes partait pour sa campagne.

Le même jour, à huit heures du soir, Jean Revel montait dans le train express de Bruxelles, en compagnie de mademoiselle Ælia.

Souhaitons un heureux voyage à ces deux derniers, car nous ne les reverrons maintenant que dans la seconde partie de ce livre.

XIII

Dieu dispose.

Pour la première fois de sa vie, Henriette insista auprès de sa mère pour être du voyage de Fontenay-aux-Roses ; mais Mathilde resta inflexible.

Pauline avait échoué également dans la tentative qu'elle avait faite auprès d'elle, indice certain d'une volonté bien arrêtée de la part de Mathilde.

Madame Dargis et Pauline partirent donc seules pour la campagne.

De Brannes les attendait à la station du chemin de fer.

Pour ne pas perdre de temps, Mathilde voulut avant

tout visiter les propriétés dont le vicomte lui avait parlé; mais, au grand déplaisir de ce dernier, madame Dargis ne trouva rien de convenable.

Ce qu'elle voulait, c'était un parc véritable avec des prairies, des bouquets de bois, une pièce d'eau et trois chalets rustiques, le tout dans le prix de huit cents à mille francs.

Pauline connaissait assez le caractère de sa mère pour comprendre qu'elle ne renoncerait pas à un seul peuplier dans le devis fantastique qu'elle avait rêvé.

Comme Louis XIV donnant ses plans du château de Versailles, elle eût demandé volontiers aux propriétaires des sources naturelles et des bassins de cent mètres de circonférence.

Cependant le vicomte fit bonne contenance, et lorsqu'ils eurent épuisé la liste des propriétés à louer, il rappela galamment à Mathilde qu'elle lui avait promis d'accepter une collation sur ses terres.

— J'allais vous demander de nous ramener chez vous, lui dit Mathilde en s'emparant de son bras; je ne sais si c'est la chaleur ou la fatigue, mais j'ai comme des vertiges.

Elle ajouta en regardant Pauline.

— Il ne faut pas t'effrayer de cela, mon enfant, tu sais que je suis habituée à ces petits accidents-là.

Les deux dames remontèrent dans la voiture, et en quelques minutes de Brannes eut gagné la route d'Aulnay.

Le vicomte les fit passer de suite dans le salon du rez-de-chaussée.

Des fruits magnifiques, des gâteaux choisis et des flacons de malaga et de porto couvraient un large plateau d'argent placé sur la table.

Mathilde se laissa tomber sur le fauteuil que lui offrait le jeune homme.

— Comment vous trouvez-vous maintenant, ma mère? dit Pauline en venant se placer à côté d'elle.

— Mieux, fit Mathilde en passant son mouchoir sur son visage : la réverbération du soleil sur le sable est la seule cause de ce malaise; quelques gouttes d'eau fraîche sur les tempes et je n'y penserai plus.

Pauline trempa son mouchoir dans un verre d'eau fraîche et le présenta à sa mère.

Le vicomte remarqua avec une certaine inquiétude l'expression d'égarement qui se peignait dans les yeux de Mathilde.

— Je me sens déjà mieux, reprit-elle en respirant à pleins poumons.

De Brannes ouvrit les fenêtres qui donnaient sur le jardin, et revint pour préparer un verre d'eau sucrée à Mathilde.

— En vérité, monsieur, je suis honteuse de l'embarras que je vous cause pour rien, continua-t-elle en souriant.

— Je crois qu'il serait prudent de retourner à Paris

le plus tôt possible, dit Pauline en observant avec une émotion inquiète l'altération progressive du visage de sa mère.

— Donnez-moi votre bras, monsieur de Brannes, dit Mathilde en se levant, un tour de promenade achèvera de dissiper cette mauvaise disposition, et d'ailleurs je suis curieuse de visiter votre retraite, qui me paraît charmante.

Le vicomte s'empressa de satisfaire au vœu de sa belle visiteuse.

Appuyée sur le bras du vicomte, Mathilde descendit le perron du jardin et se dirigea vers un parterre de fleurs qui formait une admirable corbeille au milieu de la pelouse.

— Les beaux dahlias ! dit Pauline avec convoitise.

De Brannes quitta le bras de Mathilde, et, malgré les prières et les supplications de la jeune fille, il se mit à couper les plus belles fleurs du parterre, dont il fit en quelques minutes un superbe bouquet qu'il offrit à madame Dargis.

— Merci, dit Mathilde en s'avançant pour prendre les fleurs; mais la main qu'elle tendait retomba aussitôt contre son corps: un cri de suprême douleur s'élança de sa poitrine, et elle tomba sans connaissance.

— Ma mère ! ma pauvre mère ! s'écria Pauline éperdue en l'entourant de ses bras.

— Ah ! j'étouffe, je meurs, balbutia Mathilde d'une voix étranglée.

De Brannes enleva la malheureuse femme entre ses bras, et s'élançant dans le salon, il la déposa sur le divan.

Georges et le jardinier étaient accourus aux cris de Pauline.

— Georges, courez vite chercher un médecin à Sceaux ; crevez les chevaux s'il le faut, mais que dans un quart d'heure vous soyez de retour.

Le domestique s'élança au dehors, et comme la voiture était encore attelée, il eut bientôt gagné la ville.

Le médecin n'était pas chez lui ; mais on lui dit que le docteur Lacroix, de Fontenay-aux-Roses, venait de passer dans sa voiture pour se rendre à Châtenay...

Cinq minutes après, Georges arrêtait le docteur sur la route, et tous deux reprenaient au galop la route d'Aulnay.

Trois quarts d'heure s'étaient écoulés depuis le départ de Georges, et madame Dargis n'avait pas encore repris connaissance.

A genoux sur le tapis, Pauline sanglotait, la tête entre ses mains.

— Le docteur ! cria enfin Georges en entrant.

— Ah ! monsieur, sauvez ma mère, sauvez-la ! s'écria la pauvre enfant en tendant les bras vers lui.

Le docteur s'élança de suite vers madame Dargis, et après lui avoir tâté le pouls, il tira vivement un étui à lancettes de sa poche.

— Vite, dit-il, une cuvette et un ruban, un mouchoir,

n'importe, il faut que je saigne de suite madame ; du courage, mademoiselle, et surtout du calme.

— Ma pauvre mère, mon Dieu ! s'écria la malheureuse, en voyant le médecin déchirer la manche de la robe de sa mère et faire la ligature avec le mouchoir que lui présentait le domestique.

— Emmenez cette jeune fille, monsieur, dit M. Lacroix, tout en faisant ses préparatifs avec une incroyable rapidité.

La recommandation était inutile : Pauline venait de perdre connaissance dans les bras du vicomte.

De Brannes la porta dans sa chambre en la laissant sous la garde de la femme du jardinier, madame Simon.

Quand il rentra au salon, le médecin venait d'ouvrir la veine de la malade.

Un filet de sang noir coulait lentement dans le vase de cristal que tenait Georges.

— J'ai été prévenu bien tard, dit le docteur en secouant tristement la tête.

— C'est donc un accident bien grave, docteur ? demanda de Brannes en pâlissant.

— Oui, une congestion cérébrale; tout le côté droit du corps est déjà complétement paralysé. — Cette dame est une de vos parentes ?

— Non, docteur, une connaissance, une amie.

— Elle revient un peu, continua le médecin en commençant à bander la saignée, pendant que de Brannes

soutenait la tête de Mathilde et lui mouillait les lèvres et les tempes avec de l'eau vinaigrée.

— Faites monter un lit dans ce salon, dit encore le docteur à voix basse ; dans l'état où elle se trouve en ce moment, on ne peut songer à la transporter dans une autre chambre.

Georges et le jardinier exécutèrent les ordres du docteur avec une promptitude surprenante. En quelques minutes tout était prêt, et Mathilde reposait doucement dans le lit qui venait d'être préparé.

Elle avait complétement repris connaissance, mais ce fut en vain qu'elle essaya de prononcer quelques mots ; la paralysie l'avait rendue muette.

Un gémissement plaintif souleva sa poitrine ; ses yeux se voilèrent peu à peu, et de grosses larmes, filtrant au travers de ses paupières, roulèrent sur ses joues.

De Brannes et le médecin se penchèrent sur son chevet pour lui parler et lui donner un peu de courage et d'espoir.

— Je reviendrai ce soir, dit M. Lacroix en prenant son chapeau.

— Voyons, docteur, fit de Brannes quand ils se furent éloignés de la malade, ne me cachez rien, l'état de madame Dargis est désespéré?

— Je le crains. Si la seconde saignée que je compte faire ce soir ne dégage pas la tête, tout espoir est perdu.

— Pauvre femme! murmura le vicomte avec chagrin.

— N'oubliez pas que, dans la situation où elle est, une

émotion violente entraînerait les plus fatales conséquences. Si votre titre d'ami vous donne un peu d'influence sur mademoiselle Dargis, obtenez d'elle qu'elle ne reste pas auprès de sa mère ; en ce moment, sa présence ne ferait qu'aggraver sa position.

— Je crois pouvoir vous répondre que vos instructions seront rigoureusement suivies, dit le vicomte en prenant congé de lui.

Le vicomte monta de suite dans la chambre de Pauline ; en l'apercevant, la pauvre fille se jeta dans ses bras.

— Je veux voir ma mère, s'écria-t-elle avec désespoir ; par pitié, laissez-moi près d'elle.

Sur un signe du jeune homme, la vieille femme qui était restée près d'elle se retira de suite.

— Pauline, dit de Brannes en prenant les deux mains de la jeune fille, si vous aimez votre mère, si vous m'aimez, ne me demandez pas une chose impossible.

— Impossible ! répéta Pauline avec stupeur.

— En ce moment, du moins, sans être en danger, votre mère est très-sérieusement malade, et la préoccupation, l'inquiétude qu'elle aurait en vous voyant, lui seraient funestes... le docteur vous le dira lui-même ce soir, si vous ne me croyez pas.

— Oh ! je vous crois, monsieur, fit Pauline avec résignation ; mais enfin que dois-je faire ?

— Attendre courageusement et avoir confiance.

— Et ma pauvre sœur, que va-t-elle penser de notre

absence? Il faut que je lui écrive tout ce qui s'est passé, qu'elle vienne de suite.

— J'allais vous proposer de l'envoyer chercher par Georges.

— Merci, dit-elle en s'asseyant devant un petit bureau et en écrivant à la hâte quelques lignes qu'elle remit au vicomte.

— Dans deux heures mademoiselle Henriette sera près de vous, dit de Brannes avec bonté.

Pauline regarda la pendule qui marquait six heures, et tendit la main au jeune homme.

— Pauline, dit-il en la regardant avec une expression d'ineffable tendresse, vous êtes ici chez vous, et personne ne franchira le seuil de cette porte sans votre volonté... Avez-vous assez de confiance et d'amitié dans celui qui sera votre époux, pour lui permettre de revenir ce soir vous parler de votre mère?

— Je douterais de Dieu, si je doutais de votre honneur et de votre loyauté, mon ami.

De Brannes appuya ses lèvres sur le front de la jeune fille et s'élança hors de la chambre.

Au moment où il traversait la salle à manger, il se croisa avec Georges qui venait prendre ses instructions.

— Georges, dit le vicomte en donnant au valet la lettre de Pauline, vous allez partir pour Paris à l'instant même; vous remettrez cette lettre à mademoiselle Henriette Dargis, que vous ramènerez avec vous.

— Mais, objecta timidement le domestique, le cheval de monsieur est bien fatigué pour faire rapidement un pareil trajet.

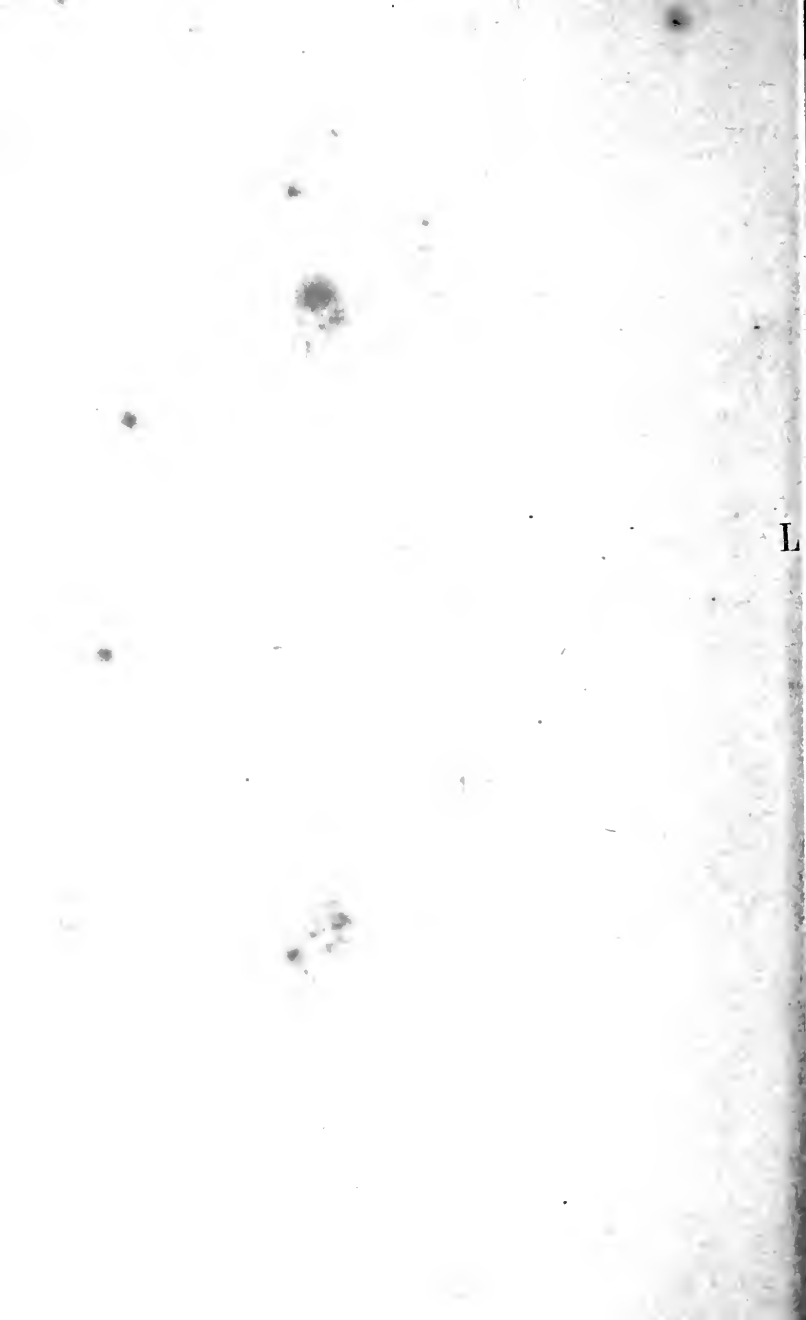
— Vous mettrez deux heures pour aller à Paris, reprit le vicomte, et quatre pour en revenir. Il faut que mademoiselle Henriette n'arrive à Aulnay que cette nuit, à une heure au plus tôt.

Georges chercha en vain à lire dans les yeux de son maître le mobile qui le guidait; de Brannes restait impénétrable.

— Monsieur le vicomte sera content de moi, dit le valet en s'inclinant.

— Allons, fit le jeune homme quand il se fut éloigné, la partie est trop belle pour attendre à demain.

FIN DU PREMIER VOLUME.



NOUVELLES PUBLICATIONS :

DUMAS. (Mémoires d'Alex.). 1 à 28
El Salteador . . . . 3 v.
La comtesse de Charny . 14 v.
Catherine Blum. . . . 2 v.
Isaac Laquedem, parus . 3 v.
Le Pasteur d'Ashbourn . 6 v.

MONTÉPIN. Mademoiselle Lucifer . . . . 2 v.
Un roi de la mode . . 2 v.
Le club des hirondelles . 3 v
Un fils de famille. . . 2 v.
Le fil d'Ariane. . . . 2 v.
Le château des Fantômes . 3 v.
Les premières noces . . 2 v.
Le vicomte Raphaël . . 3 v.
Sœur Suzanne. . . . 4 v.

MAURAGE. Madame de Châteaubriant . . . . 3 v.
La duchesse d'Étampes . 3 v.
Diane de Poitiers . . . 3 v.
La marquise de Rumini . 2 v.

MIRECOURT. Ninon de Lenclos 6 v.

ULBACH. Suzanne Duchemin. 2 v.

PONSON DU TERRAIL. Diane de Lancy. . . . . . . 2 v.

MÉRY. Une histoire de famille 2 v.

HARRISON AINSWORTH. La chambre étoilée . . . 3 v.

MAZET-LEBÉGUE (Mme La fille d'honneur . . . 3 v.

J. LEBÉGUE ET ANQUETIL. Monsieur Benoit . . . . 4 v.

MAYNE-REID. Les Chasseurs de Chevelures . . . . . 4 v.

LAVERGNE. Pauline Butler . 1 v.

G. BERTON. Gaston et Marie. 1 v.

T. GAUDIN. Le Capitaine Plonéven. . . . . 2 v.

J. DE SAINT-FELIX. Les nuits de Rome . . . . . 2 v.

A. PICHOT. Contes de Charles Dickens . . . . . . 1 v.

BAZARD. Aventure en Russie. 1 v.

KARR. Les Femmes . . . 1 v.

H. DE KOCK. Les confessions d'une jolie femme . . 2 v.
Les Lorettes vengées . . 2 v.
Minette . . . . . . 2 v.

P. DE KOCK. Les Étuvistes . 3 v.
Un Monsr très-tourmenté 2 v.
La Mare d'Auteuil. . . 3 v.

CHAMPFLEURY. Madame d'Aigrizelles . . . . . 1 v.

MAQUET. La belle Gabrielle. 10 v.
Le comte de Lavernie . 6 v.

SOUVESTRE. Le Chasseur de chamois . . . . . . 1 v.
Scènes et récits des Alpes. 1 v.

GONDRECOURT. Prétendants de Catherine. . . . . 4 v.
Le baron la Gazette . . 3 v.
Mademoiselle de Cardonne 2 v.

DESLYS. La dernière Grisette 1 v.
La Jarretière rose. . . v.

MURGER. Hélène . . . . 1 v.
Les Buveurs d'eau. . . 1 v.

SAND. La Filleule . . . 3 v.

FOUDRAS. Un drame en famille 3 v.
Le chevalier d'Estagnol . 6 v.

BERTHET. Garçon de banque. 1 v.
Les Plaies de famille. . 2 v.

SUE. Fernand Duplessis . 4 v.
Mystères du peuple, parus 16 v.

CH. REYBAUD (Mme). La dernière Bohémienne . . 2 v.

MEURICE. La Famille Aubry. 2 v.

C. BERRU. La Conquête d'un Louis. . . . . . . 1 v.

X.-B. SAINTINE. Les trois Reines . . . . . . 2 v.

PAUL FÉVAL. Le champ de bataille . . . . . . 2 v.
Le Tueur de tigres . . 2 v.

COMTESSE DASH. Le Neuf de pique. . . . . . 7 v.

TOPFFER. Voyage en zig-zag 3 v.